

VITT. EM. III



HELENA

GALLIÆ

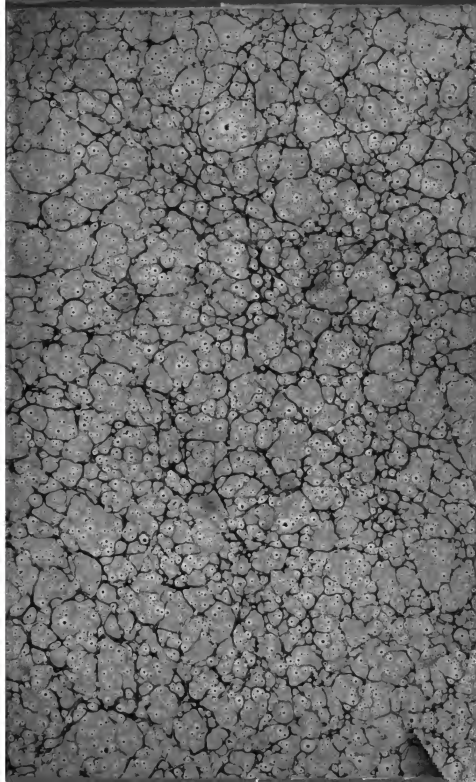
AVGVSTA

DVCISSA

AN. DM.

EX LIBRIS

MCMVI



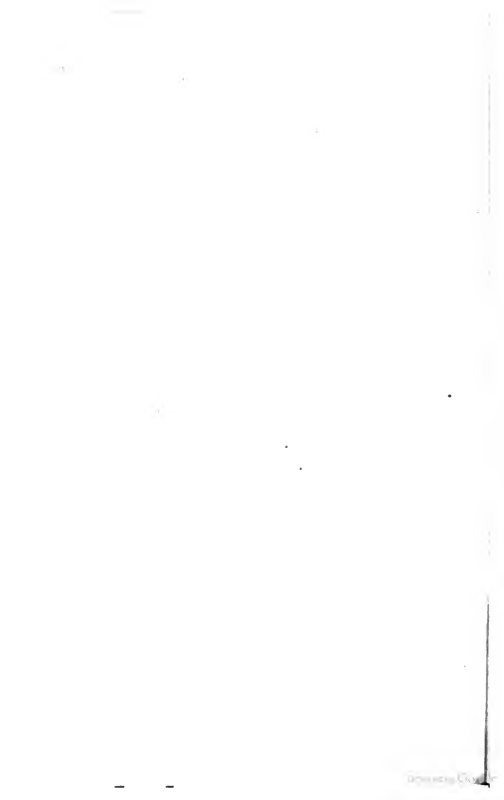


BIBLIOTECA
S. A. R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

D^x

XV.

58





SERMONS CHOISIS
DE BOSSUET, DE BOURDALOUE
ET DE MASSILLON

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^e
rue de Fleuras , 9

697626

SERMONS CHOISIS
DE BOSSUET, DE BOURDALOUE
ET DE MASSILLON

CONTENANT

LES PRINCIPES DE LA FOI
ET LES RÈGLES DE LA VIE CHRÉTIENNE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. SILVESTRE DE SACY
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

TOME TROISIÈME



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

RUE DE L'ARBRE-SEC
PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE

M DCCC LIX



SERMONS

DE MASSILLON



SERMON

SUR

LE VÉRITABLE CULTE.

Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres ; et son cœur est loin de moi. (Matth. xv. 8.)

Voici , mes frères , la nouvelle alliance , c'est-à-dire la religion du cœur établie , le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie ; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes ; l'esprit qui vivifie , opposé à la lettre qui tue ; la chair qui ne sert de rien , rejetée ; la

A

piété qui est utile à tout, annoncée ; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte, des occasions d'erreur et des prétextes de calomnie ; elle accusa l'Église d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la synagogue. L'institution sainte de nos sacrements ; les honneurs rendus aux saints et à Marie ; les abstinences et les veilles ; la décoration des temples et des autels ; l'appareil extérieur et respectable du culte ; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes ; celles dont l'origine, cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté :

tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu; et les abus où l'ignorance et la superstition avoient conduit les simples aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Églises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu! réparé les ruines de votre maison; vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte Samarie et Jérusalem ne former plus, comme autrefois, qu'un même peuple au pied de vos autels! C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme; afin que non-

seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Église.

Mais à nos prières, mes frères, il faut joindre vos exemples ! vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions : et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez.

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte ; je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paroissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous,

qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété; ce seroit un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu; ce seroit l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en

esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord, mes frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Être souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâce, c'est toute la religion des esprits bienheureux, c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu

de cet état de justice où il avoit été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine : enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui ; notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère ; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre ; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices ; Énos invoqua le nom du

Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles ; les patriarches dressèrent des autels, la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Église plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs ; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir, jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercices et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles ; les a unis entre eux par la participation extérieure des

mêmes sacrements; les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Église un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur, qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont

la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion : et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples : c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la foible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais, je pourrois vous deman-

der d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable ? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous, du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes ? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute

haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants; et la perte de tout ne vous paroît-elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même? Vivéz-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? Gémissiez-vous sur les égarements de vos mœurs passées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé, sous un extérieur encore mondain? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal? en fuyez-vous les occasions? en cherchez-vous les remèdes? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidèle? Non, mes frères, il n'est

que les âmes livrées au monde et à ses amusements, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur qui ne nous est jamais connu à nous-même, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, mes frères, quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections : ah ! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi quand une fois on en est venu là, tout

le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile; tous les attachements extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus à rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles avec un cœur mondain et déréglé font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines, et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs, et à leurs faiblesses honteuses, quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie : mais on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des pas-

sions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroît est encore le même. Ah ! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore ; on se reprocheroit de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer ; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quand

le cœur est une fois chrétien, on ne sauroit plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnoître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères,

et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les foibles, et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avons été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine : que dirai-je enfin ? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la

décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu ; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché ; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là ; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage ; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété ; on

y trouve de la simplicité et de la foiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple ; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force ; on voudroit une religion qui fît des philosophes, et non pas des fidèles ; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut ; et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous qui

nous tenez ce langage, le dérèglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions, ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes foibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudroit se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles ; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la foiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affliction abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison ; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la

force et de la sublimité de la raison ; et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits foibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure !

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination ; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie, à se mettre au dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes et les esprits forts et élevés ; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits foibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent ;

qui ne sentent les mouvements des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune ; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocents ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal, mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles ; et font gloire de leur docilité et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous, au contraire, vous êtes plus foible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne : vous

n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu et vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les justes, que les règles de la religion rendent si respectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère : mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un

esprit de foi et de religion ? Quoi ? les soins de la fortune ? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret ? ces lâchetés pour détruire un concurrent, et vous élever sur ses ruines ? cet art éternel de paroître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paroît ? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté ? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris ? Voilà le beau et le grand de la vie de la cour : or êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la prétendue supériorité de votre esprit ? tout cela vous paroît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive ? Grand Dieu ! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la

simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de foiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables? Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas

plus grand à vos yeux que David, de retour de ses victoires et de ses conquêtes ? et l'orgueilleuse Michol, qui traita sa piété de simplicité et de faiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité ? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout ? et ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité ?

Ce qui nous abuse, mes frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations ; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle que la loi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paroissent plus qu'un atome, elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers,

ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amuse des spectateurs oisifs et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le foible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les princes, les souverains, ces âmes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus, elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont

rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment ; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paroît si grand et si merveilleux ; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les justes, ne croyez pas, mes frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère foible et borné : je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi ; de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étoient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la vérita-

ble sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes frères, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étoient des hommes simples, religieux, fervents : un docteur et un prophète répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes ; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des dieux, alloient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple ; les grands apôtres eux-mêmes, pleins de cet esprit, qui est le seigneur des sciences et la source des lumières, venoient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs ; et, pour être spirituel, il ne falloit pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes frères, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simpli-

cité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion : les fidèles assemblés offroient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et dans des cantiques spirituels : ils célébroient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité, qui précédoient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeoit avec action de grâces : ils se donnoient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable qu'ils n'attendoient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devoit consommer dans le ciel : ils lavoient les pieds de ceux qui évangélisoient les biens véritables, et les arrosoient de leurs larmes ; ils traversoient les royaumes et les provinces,

pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ : ils recevoient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offroient des effusions sincères de leur charité : leurs familles étoient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de religion ; des prières pures et simples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfants instruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreusement devant les tyrans ; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur ; voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinements de leur piété. Ces hommes simples, c'étoient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Église ; des hom-

mes à qui l'Esprit-Saint n'avoit pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre le charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivans ne changèrent rien à cet esprit : on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avoient consommé leur sacrifice ! quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leur corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans ! Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos frères dans des temps plus avancés ? que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes ! que de dons et de richesses consacrés à la majesté du culte ! que de pieux établis-

sements pour aider à la foi des chrétiens ! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur ! Peut-être étoit-on allé trop loin, car je ne prétends pas tout justifier ; mais que sais-je, ô mon Dieu ! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoroient pas davantage que tous les vains raffinements de notre siècle ? du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Église comme le schisme funeste qui a voulu les réformer ; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance qui ne connoît

plus de joug, et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous : il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion : c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public ; et on connoît bien des personnes à qui on seroit bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions ; fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup de pratiques de

piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours ; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même ; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes ; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs ; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme ; et que la meilleure manière de condamner les abus,

c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours ; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu fût une satire éternelle de la vertu même : Je voudrois qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas ! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins ; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphèmes , non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi, et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que

la religion elle-même n'en soit pas blessée : c'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir : il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent ; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants : les vierges folles et les vierges sages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même festin ; c'étoit l'huile de la charité qui les discernoit : et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en com-

battre l'abus contre ceux qui font
consister en ces dehors toute la piété
chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que saint Paul disoit autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum*¹, mais l'abus qu'on en fait change en occasion de péché ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum*; et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles

¹ Rom. vii. 12.

sont saintes, *mandatum quidem sanctum*; et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum*; et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum*; et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur, comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses

plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnante, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur : Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Église visible

sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques, et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se borneroit à de purs dehors, et qui ne régleroit pas le cœur et les affections, seroit indigne de l'Être suprême; ne lui rendroit pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devroit être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des peuples que des

homnages publics , et des cérémonies bizarres ; qui ne régloient point l'intérieur, et laissoient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvoient, ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, mes frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église. Hélas ! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors ; jamais la montre ne fut si belle ; jamais les dehors du culte plus solennels ; jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété ; et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du liberti-

nage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspireroit l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyoit voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre ; et nous serions conso-

lés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi, et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui, leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une

illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints, que la miséricorde ; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir ; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées ; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens ; mais il demande votre cœur ; et votre argent périra donc avec vous ? Ainsi on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels : mais l'ambition est toujours

démesurée, mais l'envie ronge toujours le cœur, mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes ; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique ; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté ; ah ! le Seigneur rejette vos présents ; vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes ; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles, mais la vie va toujours même train, mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis, mais les plaisirs n'y perdent rien, mais l'on n'en est

pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements : ah ! vous participez donc à la table de Satan et non à celle de Jésus-Christ ; et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paroît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien ; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses, on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes

étrangères, on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère : ah ! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous vous réservez le privilège de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin ? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte : on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Église lui a consacrées ; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et

au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense : ah ! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes ! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps ; puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres ! et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans son prophète faisoit autrefois à des prêtres, lesquels, sous la sainteté de leurs vêtements, et les marques augustes du sacerdoce, cachotent un cœur profane et souillé : « Je m'élèverai au
« jour de mes vengeances contre ces
« serviteurs infidèles de mes autels : je
« leur arracherai ces signes inutiles de
« mon culte, qui cachotent un cœur
« plein d'iniquités et de souillures, et

« je délivrerai mon lin et ma laine, qui
« couvroient leur ignominie. » *Conver-*
tar, et liberabo lanam meam et linum
*quæ operiebant ignominiam ejus*¹.

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme
de chrétien : vous avez l'apparence
de la piété, mais vous n'en avez pas
le fond et la vertu : vous êtes ce sé-
pulcre blanchi et pompeux, où paroîs-
sent au dehors des ornements saints,
les figures de la foi, de la religion, de
la justice, de la miséricorde, qui en font
la vaine décoration, mais qui au de-
dans est plein d'infection et de pourri-
ture ; vous ressemblez à cet autel du
tabernacle, dont il est parlé dans l'É-
criture : « Il étoit revêtu d'or pur, les
« dehors en étoient brillants, mais le
« dedans étoit vide, et il n'étoit pas so-
« lide, »¹ dit l'Esprit de Dieu : *Non*

¹ Osée. x. 9.

*erat solidum, sed intus vacuum*¹. En vain vous immolez dessus des victimes ; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paroissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intus vacuum*.

Mais, mes frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connoissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes

¹ Exod. xxxviii. 7.

et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond : la vie même de la cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors, et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères ; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime, nous, mes frères ; nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme ? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un

vain extérieur et de simples bienséances? croyons-nous que Dieu qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse? croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages?

Mon Dieu! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne sont faux que dans la religion ; c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi, et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le

caractère des âmes dont je parle; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles sont saintes ; *mandatum quidem sanctum*; elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes frères, le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas : le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre : on ne trouve au dedans de soi, pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du dérèglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience : elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même :

les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme : on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paroissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence : si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ses remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles : ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes : on s'endort sur ces tristes débris de reli-

gion, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage; et on se fait, des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu, on cultive leur amitié, on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance, on les intéresse à demander à Dieu notre conversion, et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation et à la re-

traite : on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs : on favorise tout ce qui peut être utile au bien : on se choisit un guide fameux et éclairé : on paroît plus souvent au pied du tribunal sacré : on est de toutes les assemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisoit pas autrefois de scrupule : on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même ; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élevation et de faveur, les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés ; l'humeur et la hauteur

dans un domestique point adoucie; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère : c'est par là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra, jusqu'à la fin, dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitoit, de siècle en siècle, hornoient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. « Ne comptez
« pas, leur disoient-ils, sur les victimes

« et sur les offrandes que vous venez
« présenter à l'autel ; ne vous confiez
« pas sur la multitude de vos œuvres et
« de vos observances légales : ce que
« le Seigneur demande de vous, c'est
« un cœur pur, c'est une pénitence
« sincère , c'est la cessation de vos
« crimes, c'est un amour sincère de
« ses commandements , c'est une vie
« sainte et innocente, c'est de déchirer
« vos cœurs et non vos vêtements, c'est
« d'ôter le mal qui est au milieu de
« vous » Cependant ces dehors reli-
gieux nourrissaient toujours leur in-
juste confiance. Quand ils étoient ou-
vertement tombés dans l'idolâtrie , et
qu'oubliant tout à fait le Dieu de leurs
pères, il avoient élevé au milieu d'eux
des autels étrangers, les prophètes alors
les rappeloient facilement de leurs éga-
rements ; ils leur faisoient répandre des
larmes de componction et de pénitence,

et Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice : en un mot , quand ils étoient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impossible d'en faire des pénitents. Mais tandis qu'ils persévéroient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah ! les prophètes avoient beau alors leur reprocher leurs injustices , leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassuroit toujours : les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittoient scrupuleusement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu , toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains, se convertissent ; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines qui allient les devoirs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les

abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avoient vécu sans défiance : semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattoient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portoient, en apparence, les armes, pour sa gloire ; mais, ayant été défaits et mis à mort, « on trouva cachées sous leurs tuni-
« ques, dit l'Écriture, des marques d'i-
« dolâtrie, et l'on découvrit que, sous
« une fidélité extérieure à la religion
« de leurs pères, ils avoient toujours
« porté toutes les abominations des na-
« tions infidèles : » *Invenerunt sub tuni-
cis interfectorum de donariis idolorum a quibus lex prohibebat Judæos.*¹
Et telle est la destinée des âmes dont

¹ II. Mach. xii. 40.

je parle : elles combattent sous les étendards de la piété, elles paroissent même confondues par un extérieur de la religion avec les véritables zélateurs de la loi, elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance ; mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sous leurs dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire, mille passions injustes, qui, devant Dieu, les avoient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles. *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum a quibus lex prohibebat Judæos.*

Hélas ! mes frères, un ennemi des chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Évangile étoient à la vérité admirables ; que rien n'appro-

choit de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ; mais qu'elles étoient si peu à la portée de la foiblesse humaine, qu'il ne croyoit pas que personne pût les accomplir : *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaue scio, ut eis parere putem posse neminem*. Mais, mes frères, qu'auroient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la foiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne régloient que les dehors? qu'en coûte-t-il, en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est

de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne ; c'est de haïr un monde qui nous rit, et qui nous recherche ; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent ; c'est de cacher les défauts et de dire du bien de ceux qui nous calomnient ; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte : voilà ce qui faisoit tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ : voilà ce qui leur en faisoit si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affoiblir et de le combattre ; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *mandatum quidem justum*, et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous, aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir, que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous

prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligerait d'agir ; on agit lorsque nos besoins devraient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin, et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfants, et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés ; on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles, et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur ; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des

amours étrangères : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ, et l'on ne voudroit pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa foiblesse et le gagner au Seigneur : on s'impose une multitude de prières saintes, et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères, et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine* et que *nous nous séduisons nous-mêmes*¹.

Que dirai-je enfin ? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Église ordonne de suivre et d'écouter. Oui mes frères, la voix du pasteur a une grâce et une vertu

¹ Jac. I. 26.

particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père ; les vérités les plus simples dans sa bouche, tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient ; l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Église, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles, c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir, c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi ; c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts

sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront ; c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter ; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient, et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devoit le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle, mes frères : Tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jesus-Christ n'est pas divisé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes,

de pailles destinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît ; mais, ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : « Tel est le goût « bizarre de l'homme ; » le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance ; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais ; et ce qu'il pourroit avoir de pénible est

toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Évitez donc également, mes frères, les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est ; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur ; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui

ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une foiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doit aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes : et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses ; et que rien n'est si petit et si puéril, qu'une âme que les passions guident et dominant. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, seroit bientôt réconcilié

avec la piété, si nous en avons une fois séparé nos foiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*





SERMON SUR LES DOUTES

EN MATIÈRE DE RELIGION.

Sed hunc scimus unde sit : Christus autem quum venerit, nemo scit unde sit.

Nous savons d'où celui-ci vient : mais pour le Christ, lorsqu'il paroîtra, personne ne saura d'où il vient. (Jean. vii. 27.)

Voilà le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposoit à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission.
« Nous savons qui vous êtes, et d'où
« vous venez, lui disoient-ils : mais le
« Christ que nous attendons, quand il
« paroîtra, nous ne saurons d'où il vient.

« Il n'est donc pas clair que vous soyez
 « le Messie promis à nos pères : peut-
 « être est-ce un esprit imposteur qui
 « opère par vous des prestiges à nos
 « yeux, et qui impose à la crédulité du
 « vulgaire : tant de séducteurs ont déjà
 « paru dans la Judée, lesquels, en se di-
 « sant le grand prophète qui doit venir,
 « ont trompé les peuples, et se sont en-
 « fin attiré la punition due à leur im-
 « posture ! Ne tenez plus nos esprits en
 « suspens : *Quousque animam nostram*
 « *tollis* ¹. Et si vous voulez que nous
 « vous croyions le Christ, montrez-nous
 « que vous l'êtes, d'une manière qui ne
 « laisse plus de lieu au doute et à la
 « méprise. »

Je n'oserois le dire ici, mes frères, si
 le langage des doutes sur la foi n'étoit
 devenu si commun parmi nous, que

¹ Joan. x. 24.

nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous disent froidement qu'ils se convertiroient, s'ils étoient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable ; que peut-être il n'y a rien après cette vie ; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères, auxquelles ils ne trouvent point de réponse qui les satisfasse ; qu'au fond, tout paroît assez incertain ; et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Évangile, il faudroit être bien assuré que nos peines ne sont pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la

foi chrétienne : outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent ; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour des esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi ; je veux seulement vous découvrir le faux de l'incrédulité ; je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas ; que presque tous les pécheurs, qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes comme le seul obsta-

cle à leur conversion, ne doutent point; et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paroît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet : cependant pour peu que l'on connoisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le dérèglement, l'ignorance, et la vanité; et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité, qui n'y a presque point de part.

C'est premièrement, le dérèglement

qui les propose, sans oser les croire.
Première réflexion.

C'est en second lieu, l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. Seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource. Dernière réflexion.

C'est-à-dire, que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde, sont assez dérégés pour désirer de l'être ; trop ignorants pour l'être en effet ; et assez vains cependant pour vouloir le paroître. Développons ces trois réflexions, devenues parmi nous d'un si grand usage ; et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord convenir, mes frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité ; il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si longtemps affligent l'Église, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connoître de Dieu ; et que la foi si affoiblie dans tous, se soit enfin en quelques-uns tout à fait éteinte. Comme dans tous les siècles paroissent certaines âmes choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses grâces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatants, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses

de sa miséricorde : on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugements les plus terribles de sa justice, et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Église, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout à fait purgée du scandale de l'incrédulité; elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent, et ses monstres qui la défigurent; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mys-

tères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi, et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes frères, que, parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu, pour être en effet et réellement incrédule : je veux seulement établir que ces hommes impies et fermes dans l'impiété sont rares, et que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connoître. Pour confondre

nos prétendus incroyables, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre ; souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils sont ; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent tombe bientôt ; il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes, ne doutent point en effet ; c'est que leurs doutes sont des doutes de dérèglement, et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes frères ? parce que c'est le dérèglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le dérèglement ; parce que, actuellement, c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes qu'ils tiennent ; parce que enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion, que les vérités incommodes

aux passions. Voici des réflexions qui me paroissent dignes de votre attention ; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis , en premier lieu , parce que c'est le dérèglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le dérèglement. Oui, mes frères, on n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, et qui aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi , et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions ; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égarements de l'âge et aux excès de la débauche ; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paroît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même, pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie ;

ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous ; c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui, nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que, tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les pas-

sions n'avoient pas encore gâté votre cœur : la foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguste et de respectable ; la raison plioit sans peine sous le joug de l'autorité ; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes ; dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont pas été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi, qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés, c'est la pratique de vos devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions, si favorables à la foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance ; nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche ; et que, préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut

encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Aussi, rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière ; c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en

marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs ; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes, et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraye pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui, sans douter de ses châtimens, ne laissent pas souvent d'être infidèle à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près ; ce sont les plus

foibles et les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le dérèglement nous mène à des doutes sur la religion : il faut appeler l'incrédulité au secours des passions ; car elles sont trop foibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous : il faut donc leur chercher un appui, et les défendre contre nous-mêmes (car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît). On ne veut pas que des passions qui nous sont chères soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer de ce censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-

mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir : c'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche : il faut, ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer ; et comme il en coûteroit trop de les finir, et qu'on ne sauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses , et, pour parvenir à être tranquille , on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire, que le grand effort du dérèglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité : on voudroit pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédulité ; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux ; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus foible et plus

craintive ; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété, lesquels peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes, et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que, ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que ces faux héros de l'impiété vivent dans une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le changé à eux-mêmes, et ne paroissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être : ils voudroient bien que la religion fût un songe ; « ils disent dans leur cœur qu'il « n'y a point de Dieu : » *Dixit insipiens*

*in corde suo : Non est Deus*¹, c'est-à-dire, ce langage impie est le désir de leur cœur : ils désireroient qu'il n'y eût point de Dieu ; que cet Être si grand et si nécessaire fût une chimère ; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée ; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions ; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au delà du tombeau de juge suprême et éternel, vengeur du vice, et rémunérateur de la vertu : ils le désirent ; ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent par les souhaits impies de leur cœur ; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être, l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

En effet, il seroit trop triste et trop

¹ Ps. XIII. 14.

vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : « Je suis encore trop foible
« et trop abandonné au plaisir, pour en
« sortir, et mener une vie plus régulière
« et plus chrétienne. » Ce prétexte lui laisseroit encore tous ses remords : c'est bien plutôt fait de se dire à soi-même :
« Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il
« n'y a rien après la vie. » Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout : c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacrements et de tous les autres assujettissemens de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre comme si en effet on en étoit persuadé : c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte : c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la re-

ligion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions : nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général que nous ne croyons rien ; nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons d'être.

C'est-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts, et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse ; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet : c'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode, parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que, pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser, et vivre d'habitude : ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur : la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alar-

ment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens ? On demeure indécis et chancelant : on jouit, en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse : on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien, et de vivre sans penser et sans se connoître. Non, mes frères, je le répète ; ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti ; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance ; et qui sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore ; voilà

les suffrages dont elle se fait un rempart, et qu'elle oppose à la religion en nous insultant ; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible : et il faut bien que ses ressources soient foibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le dérèglement, mais le dérèglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première : c'est qu'actuellement si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche

où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même ; vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion ? vous dites-vous à vous-même : « Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paroissent incroyables ? » Est-ce là la grande difficulté ? Ah ! vous vous dites en secret à vous-même : « Mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. » Voilà à quoi vous tenez ; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes ; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même ? ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est

une affaire de cœur et de dérèglement, et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laissent la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes frères les chaînes qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu pour s'entretenir avec eux et s'instruire : en d'autres, ils se moquent de ces vérités; ils traitent

les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère : il n'est guère de ces pécheurs, de ceux même qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrâce éclatante, n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur leur état et dans des désirs d'une vie plus chrétienne ; il n'en est guère qui, dans ces situations affligantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage qu'ils ont recours alors pour se consoler ; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines : ce

sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès, ce n'est pas celle du sérieux, des contre-temps et de la tristesse : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avoit son fondement dans les incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteroient, l'incrédulité seroit toujours la même ; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions ; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparoissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré que leurs passions ; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce

qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité, dont on s'honore, est méprisable ; c'est que, répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule, réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore ; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné, il se renferme en lui-même, comme s'il avoit encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant : il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé, à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement : vous vous trompez ; ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi : car qu'une maladie mortelle le frappe

au sortir de là ; courez autour du lit de sa douleur ; ah ! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu ; ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte ; il n'en est plus même question ; il a recours au Dieu de ses pères ; il redoute ses jugements qu'il faisoit semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété : le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère : il a honte de ses blasphèmes passés ; il s'en repent ; il en avoue le faux et la mauvaise foi ; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion : il ne demande plus des preuves ; il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi ; le coup,

qui frappe sa chair, n'a pas éclairci les doutes de son esprit : ah ! c'est qu'il touche son cœur ; c'est qu'il finit ses dérégléments ; c'est, en un mot, que ses doutes étoient dans ses passions, et que tout ce qui va éteindre ses passions éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs, qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété ; et qui meurent en vomissant, avec leur âme impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connoître. Car, ô mon Dieu ! vous êtes terrible dans vos jugements, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété. Mais ces exemples sont rares ; et vous savez vous-mêmes, mes frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles : mais voyez dans ce dernier moment tous les

autres, qui s'étoient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique; voyez au lit de la mort un pécheur, qui jusque-là avoit paru le plus ferme dans l'impiété, et le plus déterminé à ne rien croire; il devance lui-même la proposition qu'on alloit lui faire de recourir aux remèdes de l'Église; il lève les mains au ciel; il donne des marques éclatantes, sincères d'une religion qui ne s'étoit jamais effacée du fond de son cœur; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces et les châtimens de la vie future; que dis-je? ce pécheur autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus foible, plus timide, plus crédule que l'âme la plus populaire; ses craintes sont excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus ou-

trées que celles du simple peuple ; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer, en un moment, de l'impiété à la superstition ; de la fermeté du philosophe à la foiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrois en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité : c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrois pas d'autre témoin de la foiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité : c'est ici où je voudrois assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort ; et, pour les confondre par un témoignage qui ne sauroit leur être suspect, lui dire avec Tertullien : « O âme ! avant que
« vous sortiez de ce corps terrestre,

« dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima* : parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité ; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits foibles et crédules ? dites-nous si tout disparoissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paroît pas immortel, immuable, l'Être de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre ? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous

« avez toujours paru favorable : *A te*
« *testimonium flagitant christiani , ab*
« *extranea adversus tuos.* Quoique
« vous ayez été jusqu'ici étrangère par
« rapport à la foi, ennemie de la reli-
« gion, la religion s'en rapporte à vous
« contre ceux que le lien affreux de
« l'impiété vous avoit si étroitement
« unis : *A te testimonium flagitant*
« *christiani, ab extranea adversus tuos.*

« Si tout meurt avec vous, pourquoi
« la mort vous paroît-elle si fort à crain-
« dre? *Cur in totum times mortem, si*
« *nihil est tibi timendum post mor-*
« *tem?* Pourquoi ces mains suppliantes
« vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui
« puisse se laisser toucher à vos gémis-
« sements et écouter vos prières? Si
« vous n'êtes rien vous-même, pour-
« quoi démentez-vous donc le néant
« de votre être, et tremblez-vous sur
« les suites de votre destinée? *Si ni-*

« *hil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où
« vous viennent dans ce dernier moment,
« ces sentiments de crainte, de respect
« pour l'Être suprême? n'est-ce pas par-
« ce que vous les aviez toujours eus, que
« vous aviez imposé au public par une
« fausse ostentation d'impiété, et que la
« mort ne fait que développer les dis-
« positions de foi et de religion, que
« vous aviez toujours conservées pen-
« dant votre vie? » *A te testimonium*
flagitant christiani, ab extranea adver-
sus tuos.

Oui, mes frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que, s'ils paroissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, et pour attaquer les vérités qui intéressent les

passions ; c'est-à-dire, la vérité d'un avenir, et l'éternité des peines futures ; c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposoit que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions , nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seroient rares ; les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de

plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science ; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques : la contagion n'étoit pas à craindre ; aussi n'a-t-elle pas gagné ; on les admire, mais on seroit bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposoit que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens , aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre , les impies seroient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent : on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité, ou leur fausseté, ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la

raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudroit nous le faire accroire : mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connoissent pas, qui ne veulent pas même la connoître, et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes ? que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux ; et qui, n'ayant rien qui flatte les passions, ne sauroit intéresser ces hommes de chair et de sang, et plongés dans une vie voluptueuse ? il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie ; voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point, l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement : ils conviendront de tout, pourvu

qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avoit rien au-dessus de nous ; que tout mouroit avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures étoient des fables. Il falloit commencer par mettre les passions dans leurs intérêts, pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là ; pour conclure qu'il n'y avoit rien après cette vie ; que les vices, ou les vertus, étoient des noms que la politique avoit inventés pour contenir les peuples ; et que les passions n'étoient que des penchans naturels et innocents, que chacun pouvoit suivre, parce que chacun les trouvoit en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la

Sagesse, et les sadducéens eux-mêmes, dans l'Évangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusoient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse, et que Dieu opéra autrefois en faveur de son peuple, ni la promesse du Médiateur faite à leurs pères : ils n'attaquoient que la résurrection des morts et l'immortalité des âmes : ce point décidait de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disoient-ils dans la Sagesse : nous ignorons si leur nature est différente, mais toujours leur fin et leur destinée est égale : ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point ; jouissons de la vie ; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est court ; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain, et que tout mourra avec nous. Non, mes frè-

res, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité : on ne secoue le joug de la foi, que pour secouer le joug des devoirs ; et la religion n'auroit jamais eu d'ennemis, si elle n'avoit été l'ennemie du dérèglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le dérèglement seul qui les forme ; ils sont encore faux , parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre , et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

DEUXIÈME PARTIE.

On pourroit faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent

que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire ; on pourroit, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisoit autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formoient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. « Ils condamnent, « disoit ce Père, ce qu'ils n'entendent pas ; ils blâment ce qu'ils n'ont « jamais examiné, et qu'ils ne connoissent que par ouï-dire ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent ; et ils l'ignorent parce qu'ils le haïssent trop, « pour vouloir se donner la peine « de l'approfondir et de le connoître : » *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

« Or rien n'est plus indécent et plus « insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; « et tout ce que la religion demanderoit de ces hommes frivoles et dis-

« solus qui s'élèvent si fort contre elle,
« c'est qu'ils ne la condamassent pas
« avant de l'avoir bien connue : »

*Unum gessit interdum ne ignorata
damnetur.*

Voilà, mes frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules : ils n'ont jamais approfondi ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion, ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent ; car comment aimer ce qui nous condamne ? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels, après

une vie entière d'étude, et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi, ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes qu'il leur a paru que la raison la plus fière, et la plus indocile, ne pouvoit refuser de se rendre ; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens ; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes ; il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis ; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot d'une prescription si longue et si bien

affermie; il faudroit, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvriissent dans la religion un foible qu'on n'avoit pas encore découvert. Il me semble que, pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monuments divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphants et plus immortels, en un mot, tant d'événements étonnants, et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens; il faudroit des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura

droit de nous regarder comme un insensé, qui viendrait tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre, vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner, et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion se réduit à certains discours de liberti-

nage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fond, nul principe, nulle suite de doctrine ; nulle connoissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître ; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise ; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvoit leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu ; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance, tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres : ils ne savent que le langage des doutes ; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris ; ils ne les ont pas formés ; ils répètent ce qu'ils ont ouï , c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue : aussi ils ne doutent pas ; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité ; en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance,

c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité, qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter : preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache : on seroit bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes frères, si la peine de ceux qui doutent étoit une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douteroit; nul ne voudroit acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule; nul peut-être même n'en seroit capable : preuve décisive qu'on ne doute point; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre), mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentiments de re-

tenue et de foi, qui nous laissoient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes si dignes en même temps et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système : on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas ! ils ne sont rien, ils ne tiennent à rien ; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont ; ils ne sauroient nous le dire ; et ce qu'il y a ici de déplorable c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété ; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avoit été jusqu'ici la honte de l'humanité, et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux qui nous traitent si fort d'esprits foibles et crédules ; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion de nos préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru ; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfans et le peuple : voilà toute leur science, et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles, mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuse que dans la fureur et dans l'extrava-

gance : c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre ; ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison, de déférer à l'autorité d'un impie qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah ! mes frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une

fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu !

Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété ; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinoza, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre ? c'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudroient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience ; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refuse ; et par

là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée, que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinoza, ce monstre, qui, après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme : il s'étoit formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent ; où hors l'impiété tout est inintelligible ; et qui, à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Être suprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille ; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avoit besoin pour

se rassurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter ; ces hommes frivoles et dissolus, c'étoient des insensés, qui souhaitoient de devenir impies ; et qui, ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations, et de tous les grands hommes que la religion a eus, assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchoient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermit dans l'impiété, et qui les défendit contre leur propre conscience. Grand Dieu ! que les impies se cachent ici de honte et de confusion ! qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur dérèglement et de

leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle ! c'est un langage de mauvaise foi ; ils donnent à la vanité ce que nous donnons à la vérité : *Erubescant impij.... quæ loquuntur adversus justum iniquitatem in superbia et in abusione*¹.

Je dis la vanité ; et c'est la grande et dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le foible de l'incrédulité. Oui, mes frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air ; ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes ; semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'ob-

¹ Ps. xxx. 18. 19.

scurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre, et descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte :

au lieu que les passions ne supposent que du dérèglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de dérèglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne sauroit presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connoissance que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On auroit donc honte de paroître religieux et fidèles avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paroît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talents et leur réputation, et il semble que ce se-

roit faire un aveu public de foiblesse et de médiocrité de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyoient pas, et que le souvenir de leurs talents et de leurs grandes actions n'est venu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion, on se fait honneur de ces grands exemples ; il paroît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit et si misérable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage,

qui nous fait parler le langage de l'impïété ; qu'on veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il seroit honteux d'être dissolu ; et de paroître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore est un parti foible et vulgaire ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y'ajouter l'impïété et le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines : ce reste de religion paroît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collège. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah ! il faut se mettre au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persua-

der aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paroissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua* ¹ ? « Eh quoi ! vous en êtes encore là ? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau ? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits foibles, et que les plus habiles, qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes ? » *Adhuc tu permanes in simplicitate tua* ?

O mon Dieu ! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ! C'est un

¹ Job. III. 9.

lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret ; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur ; c'est un imposteur, qui voudroit nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même : c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource ; c'est un furieux qui, ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes ; que dirai-je enfin ? c'est un homme ivre et emporté, qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paroître incrédule. Quel abandon de

Dieu ! et quel abîme de fureur et d'extravagance !

Ce que je souhaiterois, mes frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères (et c'est ici le fruit de tout ce discours); ce que je souhaiterois, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables ; c'est que vous comprissiez enfin, que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée ; c'est que vous pussiez connoître ce que cette ostentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de dérèglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu ; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche ; et que, si l'on étoit connu pour ce qu'on est, on seroit à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement la bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus foible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté ; on se donne pour ce qu'on n'est point ; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret, et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple ; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable ; caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas ; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle ; et décider sur des points importants auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse : caractère indécent, et qui ne convient qu'à

des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement , d'extravagance. On se fait une gloire de paroître sans religion ; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes ; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir, qu'ils refusent à Dieu ; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi ; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints, et en un mot, croire ridiculement aux démons tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut-être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémait sans la connoître : le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné ; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore : il y a encore en lui des ressources, de la droiture, de la suite, des principes d'erreur et d'illusion, je l'avoue ; mais du moins des principes ; il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connoîtra, comme il a été son ennemi avant de le connoître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de

voie pour revenir à Dieu; ils insultent le Seigneur qu'ils connoissent; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes: la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur; elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexorable. S'ils étoient absolument aveugles, ils seroient dignes de pitié, et leur péché seroit moindre, dit Jésus-Christ: mais maintenant ils voient; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit-Saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes frères, par notre respect pour la religion de nos pères; par une reconnoissance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas en-

core été jugés dignes d'entrer : réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenoit, et ose se montrer presque à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent, fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble : loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont dignes. Il est si bas et si lâche, selon le

monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit ; il est si beau, et il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent ! Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche : les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui forme leurs doutes les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paroître impie, et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale, et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi, et dans l'attente des promesses éternelles. *Ainsi soit-il.*





SERMON

SUR

LA MÉDISANCE.

Ipsæ autem Jēsus non credebāt semetipsum eis.

Mais Jésus ne se fiait point à eux. (JEAN. II. 24.)

 'étoient ces mêmes pharisiens qui venoient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ, et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui, et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes frères, le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de

l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit-Saint; mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisants de ce caractère sont plus rares; et si l'on n'avoit à parler qu'à eux, il suffiroit d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison

et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnoissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisans qui condamnent ce vice, et qui se le permettent ; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve ; qui portent le trait jusqu'au cœur : mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisans est répandu partout ; le monde en est plein ; les asiles saints n'en sont pas exempts : ce vice lie les assemblées des pécheurs ; il entre souvent dans la société même des justes : et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes frères, de développer aujourd'hui l'illusion des pré-

textes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent : car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnoîtriez point à des traits si odieux ; et, loin de vous en inspirer l'horreur, je vous aiderois à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent, ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance ? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que, comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est en second lieu la notoriété publique, qui, ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère,

fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur les dérèglements qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts, que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique, que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle, que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

« La langue, dit un apôtre, est un
« feu dévorant; un monde et un assem-
« blage d'iniquité; un mal inquiet; une
« source pleine d'un venin mortel : »
*Lingua ignis est; universitas iniquita-
tis; inquietum malum; plena veneno
mortifero*¹. Et voilà ce que j'applique-
rois à la langue du médisant, si j'avois
entrepris de vous donner une idée juste
et naturelle de toute l'énormité de ce
vice : je vous aurois dit que la langue
du détracteur est un feu dévorant, qui
flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce
sa fureur sur le bon grain, comme sur
la paille; sur le profane, comme sur le
sacré; qui ne laisse partout où il a
passé, que la ruine et la désolation; qui

¹ Jacob. III. 6. 8.

creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paroît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est*. Je vous aurois dit que la médisance est un assemblage d'iniquité : un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre : une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface : une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur :

une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret : une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot ; et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos, à l'imprudence d'une censure qui sait plaire : une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent : un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent : une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua universitas iniquitatis*. Je vous aurois dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion, partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquiet*

tum malum. Enfin, j'aurois ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel ; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; que ses louanges même sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel ; que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurois dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étois proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre : mais je l'ai déjà dit ; ce sont là de ces invectives publiques, que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnoît soi-même : et quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs ; parce qu'on trouve toujours dans ces pein-

tures générales, des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paroît le plus innocent dans la médisance , et, de peur que vous ne vous méconnoissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudroit pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde ; flétrir une femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels ; cela seroit trop noir et trop grossier ; mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à

les croire coupables de tout le reste ; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oseroit dire ; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyoit auparavant ; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là n'avoient pas réveillé l'attention ; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même : c'est de quoi le monde fait peu de scrupule ; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaïeté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'inten-

tion surtout qu'on se justifie : que vous nous dites tous les jours, que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts, mon cher auditeur ! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère ? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices qui devraient vous inspirer de la compassion et de la douleur ? mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Évangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures ? mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-vous à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte, la raillerie et l'in-

sulte? mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris, est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle; celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts! Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah! l'Église avoit horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyoit pas que des fidèles élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ, pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvez vous-même des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui : vous

amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères ; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne, consacrée par le baptême!

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joies dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes? Édifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité : racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs : rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi : faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez : parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi, de l'agrandisse-

ment du règne de Jésus-Christ ; de l'établissement de la vérité ; de l'extinction des erreurs ; des grâces que Jésus-Christ fait à son Église, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux : animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs, et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des chrétiens ? c'est ainsi pour- tant que les premiers fidèles se réjouis- soient dans le Seigneur, et faisoient de la douceur de leurs entretiens une des plus saintes consolations de leurs cala- mités temporelles. C'est notre cœur, mes frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices : les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassiez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit, que lorsque vous rappelez ses défauts ? ne seroit-ce point une jalousie secrète ? ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts ? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous ? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux ? Saül auroit-il redit si souvent avec tant de complaisance, que David n'étoit que le fils d'Isaïe, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de

l'empire ? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent ? qu'ailleurs vous excusez tout, et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche ? Allez à la source ; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur ? et pouvez-vous justifier, par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu ? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère ; je le veux : mais n'y aurpit-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux ? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas ? ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un sujet de risée ou de mépris ? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune ? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un

homme qui ne plaît pas ? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulations et de bas intérêt ! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs ; et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscretion, et légèreté de langue. Mais est-ce donc par là que vous vous croyez plus innocent ? la légèreté et l'indiscretion ; ce vice si indigne de la gravité du chrétien , si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice ? Eh ! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscretion ou malice ? un dard décoché impru-

demment fait-il une plaie moins dange-
reuse et moins profonde que celui
qu'on a tiré à dessein ? le coup mortel
que vous portez à votre frère est-il plus
léger, parce que c'est l'imprudence et
la légèreté qui l'ont lancé ; et que fait
l'innocence de l'intention où l'action
est un crime ? mais d'ailleurs, n'en est-
ce pas un, d'être capable d'indiscrétion
sur la réputation de vos frères ? Y a-t-il
rien qui demande plus de circonspec-
tion et de prudence ? tous les devoirs du
christianisme ne sont-ils pas renfermés
dans celui de la charité ? n'est-ce pas
là, pour ainsi dire, toute la religion ? et
n'être pas capable d'attention sur un
point aussi essentiel, n'est-ce pas regar-
der comme un jeu tout le reste ? Ah !
c'est ici où il faut mettre une garde de
circonspection sur sa langue ; peser
toutes ses paroles, les lier dans son
cœur, comme le dit le Sage, et les lais-

ser mûrir dans sa bouche¹. Vous échappet-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge : vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur; et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui; et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que

¹ Eccli. xxviii, 28, 29.

vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances, que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrois d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les foiblesses les plus criminelles et les plus honteuses : les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle ; ce sont des discours de dérision et de plaisanterie : accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous

amuse : rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun : en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paroît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever : plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard : plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel, qui ne sauroit rien excuser. Si les défauts de votre frère étoient essentiels, vous l'épargne-

riez ; vous le trouveriez digne de votre indulgence ; la politesse et la religion vous feroient un devoir de vous taire : eh ! quoi ? parce qu'il n'a que de légères foiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards ? ce qui devroit vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier ? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'apôtre, un juge de pensées injustes ? et votre œil n'est-il donc méchant, que parce que votre frère est bon ?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers ; mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochoit à vous-même ? Quand il vous est revenu certain discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquoient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandoient dans le public quelques-unes de vos foiblesses, quelles ont été vos dispositions ? Mon Dieu ! c'est alors que l'on grossit tout ;

que tout nous paroît essentiel ; que, peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauroient nous faire tort : on croit avoir été insulté ; on en parle ; on s'en plaint ; on éclate ; on n'est plus maître de son ressentiment ; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offense à vous-même ; tout est léger contre lui ; et sur ce qui vous touche, tout paroît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre? les donnez-vous pour ce qu'ils sont? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel? n'embellissez-vous pas votre histoire? et pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants? de certain silence même, qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité ! Plus ce que l'on

censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter ; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avoit pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent ; mais si à cet égard les médisances que vous croyez légères sont très-criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent ?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe, où sur certains points principalement les taches les plus légères sont essentielles ; où tout bruit est un déshonneur public ; où toute raillerie est un outrage ; où tout soupçon est une accusation ; en un mot, où n'être pas loué est presque un affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie ; c'est-à-dire il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles, que les ornements qui les cou-

vrent ; et le plus bel éloge que l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'étoit jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite ; et que sa réputation répondoit à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres ; à ceux que la Providence a établis sur vos têtes, et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due. Car l'orgueil, qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des foiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir : plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures ; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard ; on ne leur pardonne rien : ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le

plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices ; et outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Église, que vous censurez ; laquelle engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures, qui ne feroient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Écriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus brillants, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels : le monde,

si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard ; et il a pour eux des yeux plus censeurs , et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu ! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte, et à couvert de tout reproche ; que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre ; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu ; que nous sommes plus jaloux des prééminences que des devoirs de notre état, et qu'il est difficile que le monde honore un caractère, que nous déshonorons nous-mêmes. Mais je vous l'ai dit souvent, mes frères, nos infidélités devraient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos cen-

sures : Dieu punit d'ordinaire les dérèglements des peuples par la corruption des prêtres , et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'opposent au torrent des dissolutions ; c'est de permettre que la foi et la religion s'affoiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires ; c'est que la lumière qui étoit destinée à vous éclairer se change en ténèbres ; que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte ; que du sanctuaire même d'où ne devroit sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il sorte une odeur de mort et de scandale ; et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du ca-

ractère qui nous consacre ? les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect ? et quand le ministre mériterait vos mépris, seriez-vous moins sacrilège de ne pas respecter son ministère ?

Que dirai-je enfin ? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectoient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avoient trop cru ; vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre ; que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes ; vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout cela vous paroît-il fort

léger ? Ah ! mes frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages : ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem ; car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses ; et la plus solide ne se soutient pas partout également ; mais le Seigneur s'indigne que des téméraires semblables à Oza se mêlent de les redresser ; et à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathème : il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs, et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les en-

fants d'Israël furent dévorés sur l'heure pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu, et cependant ce n'étoient là que des indiscretions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias, et le consuma à l'instant pour avoir appelé par dérision Élie, l'homme de Dieu; et cependant c'étoit un courtisan de qui on devoit exiger moins d'égards pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence, et odieux à son maître. Michol fut frappée de stérilité, pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant ce n'étoit là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Écriture, à la prunelle de son œil : il

maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété ; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant , comme autrefois, il les marque sur le front, dès cette vie, d'un caractère de réprobation , et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres : et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics, et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes frères, que, si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence ; le crime de la

haine par l'amour de votre ennemi ; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle ; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères ; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères ; mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer ? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère ; je le veux ; mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui, de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon ; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à

une étincelle de feu qui, portée en différents lieux par un vent impétueux embrase les forêts et les campagnes ; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'étoit rien d'abord, et périssoit étouffé et enseveli sous la cendre ; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable ; la source sera presque imperceptible ; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, et la province ; et ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra

une affaire sérieuse , un décri formel et public , le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale ; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au dechaînement public, et chanter tout seul ses louanges ? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde ; et vos louanges venues trop tard ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul ! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne sauroit plus remédier ? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire

des hommes? Encore si le scandale finissoit avec vous, votre mort, en le finissant, pourroit en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra ; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les dérèglements des cours qui nous ont précédés ; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre.

O mon Dieu ! ce sont là de ces péchés dont nous ne connoissons ni l'énormité, ni l'étendue ; mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est

l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances : les motifs n'en sont jamais innocents ; les circonstances toujours criminelles ; les suites irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé : c'est ce qui me reste à vous développer.

DEUXIÈME PARTIE.

D'où vient, mes frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peines à faire convenir le monde de ses transgressions , qu'à l'en corriger ? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion ; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre ; et que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir

les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, quelles sont les règles de l'Évangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance ? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères : c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Évangile, le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais : enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle ne permettant

jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudroit pas souffrir soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles : jugez par là de leur innocence,

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostome ; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resteroit, ni assez de loisir, ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères.

Plus elles seroient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie : plus vous sentiriez votre reconnoissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé

peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence, que vous aviez tant de fois perdus devant lui : vous trembleriez en vous disant à vous-même, que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment ; quoique la

faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence; et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : « Que celui d'entre vous qui
« est sans péché jette contre elle la première pierre¹; » comme s'il vouloit leur faire entendre par là, que ce n'étoit pas à des pécheurs comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; et que, pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il falloit être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrois vous dire aujourd'hui, mes frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater : eh bien! « que celui d'entre
« vous qui est sans péché jette contre elle
« la première pierre : *Qui sine peccato est vestrúm primus in illam lapidem*

¹ Jean. VIII. 7.

mittat; si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure ; on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle ; mais êtes-vous plus innocente ? on vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir ; mais Dieu, qui vous connoît, en juge-t-il comme les hommes ? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venoient à se dissiper, les pierres que vous jetez ne se tourneroient-elles pas contre vous-même ? mais si un événement imprévu trahissoit votre secret, l'audace et la joie maligne avec lesquelles vous censurez n'ajouteroient-elles pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre ? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation, dont vous vous glorifiez,

qu'à des artifices et à des ménagements que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant : vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte ; et loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance ; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même : c'est la menace et la prédiction du Sauveur : « Tous ceux qui s'arment du glaive périront par le glaive¹ » : vous percez votre frère avec le glaive de la langue ; vous serez percé du même glaive à votre tour ; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la

¹ Matth. xxvi. 52.

plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvoit se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devoit trahir son maître : il étoit le plus ardent de tous à s'informer de son nom, et à détester sa perfidie; et au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité qu'il venoit de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu, que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeants, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre faiblesse et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et nos censures.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chrétienne, en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être : mais vous bles-

sez encore essentiellement celles de la charité; « car la charité n'agit pas en « vain¹, » dit l'apôtre. Or, si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? Mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? voulez-vous accabler un malheureux, et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant d'esprits noirs et malins, qui ont exagéré sa faute, et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais; n'est-il pas assez puni? Il est digne de votre pitié; il ne l'est plus de vos censures : que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? Mais quelle manière de plain-

¹ I Cor. XIII. 4.

dre un malheureux, que de rouvrir ses plaies? la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédents sur sa conduite? de venir nous dire, que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendrait là? Mais vous venez donc triompher de son malheur? vous venez vous applaudir de sa chute, vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugements? Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût; et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées! Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui! soyez prophète dans votre propre patrie; prévoyez les malheurs qui vous menacent : pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-

même, que, si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez? que, si vous ne rompez cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale? que si vous ne revenez de ces excès, où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource? c'est ici où il faudroit exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Église; de l'avantage que les impies et les libertins en tireront pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les foiblesses de tous les

hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher ; plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de dérèglement donnent aux âmes foibles de tomber dans les mêmes désordres ; plus la charité vous oblige de gémir ; plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse ; que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes ; plus enfin, par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous ; votre silence n'empêchera pas les discours publics ; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare : parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter ? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre , vous achèverez de le couvrir de boue et d'in-

famie? parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour, et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux! il y a tant de dignité et de grandeur d'âme, à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne! et quand les règles de la charité ne nous en feroient pas un devoir, les sentiments seuls de la gloire et de l'humanité devroient ici suffire.

Aussi en troisième lieu, non-seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux; mais placez-vous dans la même situation : exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne seroit plus un mys-

tère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère, contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendroit encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui; que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversoit, ou ses passions, ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce

n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité ? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics ? Qu'y avoit-il de plus vraisemblable parmi les enfants de la captivité, que le dérèglement prétendu de Susanne ? les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle ; tout le peuple en parloit comme d'une épouse infidèle ; on la regardoit comme l'opprobre d'Israël : cependant c'étoit sa pudeur même qui lui attiroit ces outrages ; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente alloit souiller tout le peuple. Et sans sortir de notre Évangile, les discours sacrilèges, qui traitoient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étoient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée ?

les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs attiroient le respect et la confiance des peuples, les appuyoient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs qui, sur des bruits si communs, parloient du Sauveur du monde comme d'un séducteur qui imposoit à la crédulité des peuples ? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère ; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui ; sa faute dont vous n'avez pas été témoin, est toujours douteuse pour vous ; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute de votre frère seroit certaine, et que la malignité des discours n'y auroit

rien ajouté , d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui , et si un repentir sincère et des larmes abondantes, ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu ? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle : il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps ; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur a oubliées ? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Évangile : ses désordres étoient publics, puisqu'elle avoit été la pécheresse de la cité ; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avoient effacés aux pieds du Sauveur : la bonté de Dieu lui avoit

remis sa faute , et la malignité des hommes ne pouvoit encore l'en absoudre !

Enfin, la chute de votre frère étoit publique : c'est-à-dire, on savoit confusément que sa conduite n'étoit pas exempte de reproche ; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère ; confirmer ce qu'on ne savoit qu'à demi ; apprendre ce qu'on ne savoit point du tout ; et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère : il lui restoit encore du moins une réputation chancelante ; il conservoit encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie ; et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenoit ces bruits publics de certaines personnes sans aveu ; gens qui n'étoient ni d'un

poids, ni d'un caractère à persuader ; on n'osoit encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides ; mais vous, qui par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude ; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère ; et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire ? votre silence seul sur sa faute eût peut-être arrêté la diffamation publique ; et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir ; et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité ? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos

frères ; plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes : on oublie les discours du vulgaire ; ils meurent en naissant : les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu ! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour : vous attendez avec une pitié miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés ; et nous prévenons par une téméraire malignité le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes frères, vous surtout que le rang et la naissance élève au-dessus des autres, ne vous contentez pas de

mettre un frein à votre langue ; offrez encore aux discours de la médisance, un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit-Saint, un silence de désaveu et d'indignation : car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines, pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés ; c'est-à-dire, ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvoit moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ seroit bientôt purgé de ce scandale : on plaît en médisant, et un vice qui plaît devient bientôt un talent aimable : nous animons la médisance par nos applaudissements ; et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun

aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondemens de la piété. Ce devoit être la dernière partie de ce discours ; mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes frères, la médisance trouve souvent dans la piété même, des couleurs qui la justifient : elle se revêt tous les jours des apparences du zèle : la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs ; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire, en déshonorant et décrivant ceux qui l'offensent ; comme si le privilège de la piété, dont l'âme est la charité, étoit de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde,

et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien ; mais je ne dois pas aussi dissimuler, que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Évangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premièrement, que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Église, se contente d'en gémir devant Dieu ; de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes ; qu'il jette des regards propices sur son peuple ; qu'il établisse son règne dans tous les cœurs ; et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères : parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous secondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères : que, si vous n'êtes pas établi sur eux, et responsable de leur conduite, s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur, et non pas la vôtre : qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres partent d'un fond d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude ; que l'Eglise a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau ; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle ; et qu'enfin, loin de corriger par là vos frères, vous déshonorez la piété ; vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien ; et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la Sagesse : « Pourquoi
« celui-ci croit-il avoir droit de remplir
« les rues et les places publiques de

« plaintes et de clameurs contre notre
« conduite? et se fait-il un point de
« vertu de nous diffamer dans l'esprit
« de nos frères? » *Improperat nobis
peccata legis, et diffamat in nos pec-
cata disciplinæ nostræ.*

Souvenez-vous, troisièmement, que le zèle qui est selon la science cherche le salut, et non la diffamation de son frère; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire; qu'il s'étudie à se rendre aimable, pour se rendre plus utile; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes; qu'il voudroit pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres; et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous, quatrièmement, que ce zèle censeur que vous faites paroître

contre votre frère lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin; qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre; nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent; qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces, et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent, que ses propres fautes le trouvent sévère; il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice, que s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi, vous, mes frères, qui, revenus des égarements du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisoient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ ; qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde ; qui bénit tous les jours le Dieu de paix au pied des autels ; qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : c'est une ignominie pour la religion, que d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures, et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent contre ceux que l'union de la foi, de la

charité, des sacrements ; que leurs propres égarements même devroient vous rendre plus chers et plus respectables : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non convitiis perstrepens audiatur; non contra fratres et Dei sacerdotes, post verba laudis, serpentis venena jaculetur* ¹.

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, àux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle : corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples, que par l'aigreur de nos censures : reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux : rendons la vertu respectable par sa douceur, encore plus que par sa sévérité : attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes, et non en les

¹ S. Cypr.

censurant : qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu, que par notre charité et notre indulgence : et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices, les porte à les condamner, et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes : par là nous gagnerons nos frères; nous honorerons la piété; nous confondrons l'impiété et le libertinage; nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu; et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes, et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes.

Ainsi soit-il.





SERMON
SUR LE DANGER
DES
PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : « Domine, bonum est nos hic esse. »

Pierre dit à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici. » (Matth. xvii. 4.)

D'où vient que l'Évangile remarque que Pierre ne savoit ce qu'il disoit, lorsqu'il exhortoit son divin maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connoître le christianisme, que devouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il fal-

loit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ; telle a été la voie du chef, telle doit être la voie des membres : il faut que les chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux ; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout, malheur à ceux qui rient, et qui sont rassasiés : partout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas : partout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession et leur héritage : partout, la récompense des saints sur la terre sont les larmes et les afflictions : partout, enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Église eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *Qui de Cæsaris domo sunt*¹, comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses âmes choisies, comme le cloître; et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété, que par la puissance et la majesté du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; et, dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des

¹ Philip. iv. 22.

moyens de salut, et non pas des instrumens de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice ; et comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux ; la terre n'avoit reçu la fécondité que pour fournir à ses innocentes délices : mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu ; dès lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit, parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de

s'en abstenir que d'en user sans excès ; et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'étoit déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état ? Ce devrait être sans doute de consoler ceux que la Providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère ; mais cette instruction seroit ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les cours des rois ; c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des grâces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrents élevés et comblés ; sorte de mécontents dont les cours ne manquent jamais ; de leur faire, dis-je, sentir

qu'ils ne connoissent pas le don de Dieu, et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paroît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inevitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les grâces : et la foi n'y découvre que des occasions de péché, et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, dit saint Augustin, est plus dangereux lorsqu'il rit que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le ren-

dent aimable sont plus à craindre, que les rebuts qui nous forcent à le mépriser : *Periculosior est blandus quam molestus* ¹. En effet, soit que nous considérons les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu ; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité et d'abondance, que l'âme juste doit regarder les prospérités temporelles comme des présents que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre ; car premièrement, une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit

¹ Epist. CXLIV.

Tertullien¹, sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel : son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Église des premiers nés : si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Son désir fait ici-bas toute sa piété : son inquiétude, tout son mérite : sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or, cette disposition, si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas ! quelle raison auroit-elle de s'attacher à des

¹ Apolog. •

créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs, et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire, les vues de la foi sont alors ses plus douces pensées : rien ne console plus solidement ses malheurs, que de pouvoir se dire à elle-même que ce monde n'est pas sa patrie ; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer ; que les biens véritables du fidèle sont intérieurs, et ne sauroient lui être ravis malgré lui ; que la perte de la grâce est la seule qu'une âme chrétienne puisse faire ; que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours , et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins doit nous paroître la plus souhaitable.

Mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité. Car, mes frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit ; de regarder comme un exil une terre de délices ; de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paroît être que pour nous ; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien ; de gémir, comme le prophète, sur la durée de son pèlerinage, quand on n'en ressent ni les travaux, ni les amertumes, et de marcher sans cesse vers la patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter ! L'insensé de l'Évangile, se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, convioit son âme à se reposer : *Anima, requiesce.*¹ « Mon âme, reposez-vous. » C'est la première

¹ Luc, XII. 49.

impression que la prospérité fit sur son cœur : elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition (car à la cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paroissent que des spéculations de nul usage); si vous me le demandez, dis-je, le voici : C'est-à-dire que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre; vous accepteriez, comme une grâce, le privilège de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles : c'est-à-dire que, si le monde pouvoit être votre Dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre ;

c'est-à-dire que, si l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du ciel ; du siècle à venir, ou du présent ; de Dieu, ou de la créature ; le choix seroit bientôt fait, et ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre : c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus chrétien ; car un chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, à qui se forme et s'achève chaque jour, et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité ; et non-seulement vos désirs ne sont que sur la terre, mais l'attente même des justes, le règne de Jésus-Christ, vous paroît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'âme, et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cepen-

- dant c'est elle qui forme tous vos désirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchants : c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures ; elle établit au milieu de votre cœur un état de péché, et de ces péchés qui, n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier, et ne consistant que dans un dérèglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent jamais remis : de ces péchés qui, n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres, et ne paroissent jamais eux-mêmes ; de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de religion, avec une tendresse même de conscience ; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le
-

temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinements, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser, et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel, que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfants de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir, et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilège de citoyen des saints? Est-ce un raffinement de vous dire que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme des païens qui n'ont point d'espérance; que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi, et que faire du salut et de l'éternité l'af-

faire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé? Si ce sont là des raffinements, l'Evangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des païens, n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oisieux; et c'est au monde réprouvé à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables : car il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice, et nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes : autrement nous serons injustes, nous contredirons

même les plus vifs sentiments de notre conscience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas! il est tant de moments où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous, où tout ce que nous pouvons faire est de nous souffrir, où nous avons besoin de diversions et d'amusements, qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts, et nous empêchent de retomber sur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui ; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même, et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère ; marque infailible que nous sommes haïssables, et que c'est un désordre de s'aimer, j'entends de s'aimer pécheur, et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-même ; et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer ; de là, les plus saintes lois de l'Église ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant soi peu sur soi pour les observer ; de là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent : on diroit que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous, que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : de là tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre

amour-propre ; on étudie vos goûts, on devine vos penchants, on ne s'insinue dans votre bienveillance qu'à la faveur de vos foiblesses : rien ne vous gêne, rien ne vous contredit ; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde : on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accuserez encore ici de raffiner, mais je sais que, s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut-être que vous-même. Car je vous demande : qu'ont fait de plus les grands saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même ? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions ; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres ? Ils n'ont vécu que pour lui ; pour qui vivez-vous que pour vous-même ? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se rapportoit pas à lui ; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas ? Poussez le pa-

rallèle, et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre divinité, que le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mes frères, on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu ; de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie, c'est-à-dire de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous, et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos désirs, nos espérances, à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité est l'élévation du cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré, qui faisoit dire à un prince de Babylone : « Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, et je deviendrai semblable au Très-Haut. » Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque insé-

parable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux et facile, ou enfin, qui, voulant paroître, par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et aplanir par leur humanité toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder comme élevée, par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes, que nous faisons entrer la

naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes ; et que de tous ces avantages, qui sont au dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire, que nous prenons pour nous-mêmes, enfin une erreur qui nous persuade que nous sommes, aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence, des créatures privilégiées, et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. « Leur prospérité, dit le prophète, les
« affranchit des travaux et des misères
« communes au reste des hommes ; et
« voilà pourquoi un orgueil secret s'est
« emparé de leur cœur : » *In labore hominum non sunt...ideo tenuit eos superbia*¹. Aussi le premier avis que l'a-

¹ Ps. LXXII. 3, 6.

pôtre recommande à Timothée de donner aux grands du monde, est de ne point s'élever : *Non sublime sapere*¹.

D'ailleurs , au dehors tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis, la médiocrité des talents cachée sous l'artifice des louanges, leur orgueil justifié par les noms pompeux de grandeur d'âme et d'élévation de sentiments : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes; nous, ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrés, nous donnons aux plus légères vertus des grands des éloges que la religion désavoue; et, sous prétexte d'animer de foibles commencements de piété, nous les corrompons dans leur source.

¹ I Tim. vi. 17.

Tel est le malheur des grands ; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes ; la louange étoit trop grossière pour être persuadée : il écoute cependant avec complaisance des applaudissements qui semblent lui déferer des honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel : son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée : il ne rejette pas,

comme des blasphèmes, des titres et des éloges qui ne sont dus qu'au seul roi immortel des siècles ; et les vers qui le dévorent sur l'heure nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un affreux supplice.

Voilà les premiers dangers de la prospérité, tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre ; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paroissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces désirs infinis et insatiables, dont parle saint Paul, qui tuent l'âme : c'est-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie ; vous ne cherchez plus qu'à vous

y agrandir, qu'à y occuper une plus grande place : vous voudriez seul l'occuper tout entière. Vous ajoutez, dit un prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit si sagement mises à vos biens et à votre fortune; vous appelez les terres de vos noms : il semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez souvent un Naboth de vous céder son champ et la succession innocente de ses pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déjà; vous faites des droits les plus douteux des droits incontestables, et forcez l'équité de plier sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours : vous ne faites pas attention, si la médiocrité de vos talents vous en rend incapable,

si le public en souffrira, mais seulement si vous assurez à vos enfants une fortune plus durable ; ce n'est plus la vocation du ciel, qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels : l'Église est obligée de recevoir, des mains de votre cupidité, des sacrifices qu'elle déteste ; vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre ; pour ne pas partager vos biens, et pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de Jésus-Christ ; vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie ; vous achetez quelquefois même le don de Dieu ; et comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Écriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous

laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces : ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus ; c'est à la sévérité des lois, et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : vous souffrez impatiemment que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence ; parer leur roture et leur obscurité de vos grands noms, et insulter même, par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares : vous sentez toute

l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connoissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Or, qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Car je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs, et qu'une vie toute oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où nais-

sent les monstres et les passions exécra-
bles, que dans les palais des grands ?
Les vices communs ne plaisent plus ; et,
pour réveiller ces âmes voluptueuses, il
faut que des excès bizarres et une af-
freuse distinction d'énormité donnent à
l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez
les divines Écritures : de là vient la
chute de David, les égarements in-
sensés de Salomon, les voluptés déme-
surées de Balthasar, le scandale de la
cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent
l'âme est redevable de son innocence à
la difficulté de la transgression ; qu'on
n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop ;
que les obstacles qu'une fortune mé-
diocre met à nos désirs font souvent
prendre un parti généreux au fidèle, et
l'attachent au devoir par des liens plus
saints et plus durables ; mais que, pour
les grands, leurs désirs deviennent la

seule règle de leurs passions, la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même, les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être désirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que, malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son désir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie, et, à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le prix de leur sang et le péril de leur âme : tout est facile aux passions des grands. Hélas ! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en aplanit les voies, et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre ?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune, et quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre,

mais que la vertu même des saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions, sous les pas des grands et des heureux du monde, leurs regards trouvent partout des écueils, tout veut plaire, tout s'étudie à corrompre le cœur, tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable, de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le désir. A peine Sara eut paru

dans les royaumes de Pharaon et d'Abimélech, que les courtisans, connoissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, et leur inspirent des désirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le juste lui-même tomberoit; et comment peut-il arriver qu'une âme déjà amollie par la prospérité se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengances, toutes passions que la prospérité favorise : « L'orgueil de ceux qui vous haïssent, « ô mon Dieu! dit le prophète, monte « toujours¹. » Les biens, le rang, la naissance font comme une loi de l'ambition : il seroit honteux d'être né quel-

¹ Ps. LXXIII. 23.

que chose, et de ne point penser à s'élever; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore, et que le monde traite de pusillanimité, ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste, et de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrents, s'élever sur les débris de la religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis chrétien : il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent; s'affliger de leur élévation qui nous recule; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions, entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire; décrier la vertu même et le mérite qui nous devient un obstacle; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels; et

faire de notre fortune notre religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur ; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais quel fruit retirer de ces grandes vérités ? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres, et sortir d'un état où la Providence nous a fait naître ? Non, mes frères ; mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes que, pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire ; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis ; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence ; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous

les avantages de son abondance ; et que son élévation , loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est, en second lieu, de comprendre que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu ; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres ; et que tout ce faste et toutes ces dignités qui nous environnent, ensevelis avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable.

C'est enfin, de regarder les royaumes du monde et toute leur gloire, comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum*¹ ; c'est là le point de vue séduisant ; c'est

¹ Matth. v. 8.

de cet éloignement seulement, que tout ce vain amas de gloire et de grandeur peut imposer aux sens et à la raison : à peine y touchez-vous que le charme cesse, l'objet change de face, et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se propose ici-bas, il n'est que le désir et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre. Dès que tous vos désirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre ; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux désirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne ; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi le tentateur nous laisse toujours quelque chose

à espérer : *Hæc omnia tibi dabo* ¹; c'est là son artifice ; il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions ; il sait bien que le seul secret de tromper les hommes n'est pas de contenter leurs désirs, mais de leur en inspirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, mes frères, que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres désirent, il reste au tentateur moins de pièges pour vous surprendre. Ce devrait être là un des privilèges de la grandeur et de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien

¹ Matth. v. 9.

pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel : que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre ; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre ; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état où ils ne se trouvent point; et qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que, par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des res-

sources de salut, à l'âme fidèle qui s'y trouve engagée; et que, pour rendre tous les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'âmes mondaines. Voilà les sentiments de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché; il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence:

DEUXIÈME PARTIE.

Un état où les grâces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut même extérieures sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grâce; un état tel que je viens de le dépeindre, est sans

douté un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis, premièrement, que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les grâces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les livres saints ; que voit-on de plus souvent répété dans les divines Écritures que cette terrible vérité ? Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élève au-dessus des autres : partout l'arc des puissants est brisé, et les foibles sont revêtus de force : partout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits ; et, pour être plus élevée, elle n'en

est pas plus favorisée des rosées de la grâce, tandis qu'il revêt de beauté le lis qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines : partout il brise les cèdres du Liban qui paroissent en sûreté; et l'arbre planté sur le bord des eaux porte du fruit en son temps ; partout en Jésus-Christ, c'est-à-dire parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissants : les figures et les maximes des livres saints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes : je l'ai déjà dit; la grâce chrétienne embrasse tous les états; le Seigneur ne manque jamais à sa créature; et sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ézéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que, dans l'élévation, on peut être encore plus riche des

dons de la grâce, que des biens de la fortune.

Mais, en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes; et que dans la confusion où tout paroît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de

sa récompense et de son partage ; c'est-à-dire , que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux âmes obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissants et aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une économie digne de l'Auteur de la nature et de la grâce : c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres ; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances.

Aussi, mes frères, on trouve tous les jours des âmes simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi

que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grâce sur leur âme ; tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois ; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété ; avoir, dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la cour, pour la faveur, pour les plaisirs ; la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant ; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et in-

soutenable tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les temps la conduite de la grâce : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair : les puissants du monde sont moins propres aux desseins de Dieu ; et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions , ou pour châtier l'orgueil des pécheurs , ou pour exercer la foi des justes.

En second lieu, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité , parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines , dit saint Augustin , que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Vous êtes peut-être , par les suites d'un naturel heureux , sincère ,

•

affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugements, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice : ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par là se maintient la paix des États, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines : il ménage des faveurs temporelles à des justes temporels, pour ainsi dire ; car sous ce juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi : ce sont comme des exclusions de la grâce qui fait les saints, et des présents que Dieu dispense dans sa colère.

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le juste voit quelquefois « la paix dans sa vertu, et l'abondance dans ses maisons¹, » mais ces exceptions, toujours rares, ne doivent rassurer personne : et vous surtout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la félicité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler et de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde : je ne sens rien de vif pour le salut ; nulle impression de grâce qui me conduise à une démarche solide de pénitence : l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse et me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la

¹ Ps. CXXI, 7.

fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel : et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion et pour le service du maître des rois de la terre. Grand Dieu ! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs ? Eh ! frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation où la naissance m'a placé est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu ! et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous sera toujours la plus souhaitable pour moi, et le fumier même où Job était assis me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos désirs. Au lieu de lui demander sa grâce, l'affoiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur, attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a punis en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambi-

tieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos désirs : il nous a , pour ainsi dire, portés lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous vous préparoient la voie des dégoûts et des disgrâces , comme la plus sûre pour votre salut , et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchants : vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets , au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage , il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions , dans des voies

que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avoit pas destinés, et qu'il laisse enfin errer loin de lui au gré de ses désirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation étoit son ouvrage, les écueils qui en sont inséparables se changeroient pour vous en moyens de salut ; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les grâces qui forment le repentir y sont plus rares. Mais de plus, je dis, en second lieu, que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infi-

nies aux grâces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands et aux heureux du monde ; seconde raison : et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, soit que, par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre ; soit que, par une foiblesse indigne de la sainteté et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les grands et les puissants trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère, et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement

avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devroit instruire ; on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres : le juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner ; et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les ministres même les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance : on a recours à des ménagements qui blessent le devoir ; on accommode la règle aux personnes, loin de juger les personnes par la règle ; on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux grands, que sous

le voile des adoucissements et des mesures ; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent*¹.

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles et qui ne connoissent personne selon la chair ; car il est encore des prophètes dans Israël ; la grâce de la pénitence est une grâce de docilité et de soumission ; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos senti-

¹ Thren. II. 14.

ments, respecter vos erreurs, et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, et par lui à la vérité : vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures : vous entreprendrez d'imposer des lois où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Élisée, et prend pour une simplicité le remède que l'homme de Dieu lui prescrit, et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la

grâce de la pénitence, qui est une grâce de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde ; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance ; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des fidèles ; s'il vous prescrit les mêmes devoirs ; s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines ; s'il trouve dans vos passions la même énormité ; s'il vous conseille les mêmes remèdes : vous traitez son zèle de simplicité ; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages : vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang : il semble qu'il y a un autre Évangile pour vous que pour le peuple ; qu'en Jésus-Christ il y a distinction de Grec et de barbare, de noble et de roturier ; et que pour vous guider dans les voies

du salut, il faut une autre science que la science de saints.

La grâce de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des grands et des heureux du monde ; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas, premièrement, qu'un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui : rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparents. Il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions ; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. Le riche de l'Évangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance ¹ ? d'a-

¹ Luc. XII. 18. 19.

battre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même ; on ne cherche le repos dans l'auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle, que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les moments où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui ; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable : mais le retour de la faveur et de la prospérité a rappelé dans votre esprit des images

plus douces et plus riantes ; et vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions : vous périrez dans la prospérité.

Mais que seroit-ce si j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ, et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu ? Quels nouveaux abîmes ! si la brièveté d'un discours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licence ! que de déprédations ! que de violences ! que de malheurs publics et particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte ! Si vos places vous ont mis à la tête des

peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées! que d'événements publics et funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrètes, ou dans vos intérêts personnels! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang, et peut-être des attachements criminels ont obtenus de vous! que d'abus ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étoient les auteurs, et qui vous devoient leur fortune et leur place! Où sont les grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence!

Enfin, je ne dis rien des obstacles

extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous seroit nécessaire; votre rang et vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde et des affaires : les macérations seroient le seul remède qui pourroit expier vos voluptés passées; les délicatesses de votre éducation, ou les bienséances de votre autorité, vous les interdisent : la fuite des honneurs serviroit d'expiation aux excès passés de votre ambition; et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles grâces : les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur; et il faut que vous souffriez des hommages, et que, comme Saül après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on auroit pour votre personne : la prière soutiendrait vos foibles désirs de pénitence; et les embarras de votre fortune, ou ne

vous en laissent pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage : la prospérité vous avoit aplani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, mes frères, la pénitence des grands et des puissants est d'ordinaire si imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus foibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égarements, qu'on leur donne tous les éloges dus à une vertu consommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout ; un discours, un désir, un sentiment : les signes de la piété passent pour la piété elle-même ; et n'être plus pécheur est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ! où

les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes ; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que, nous laissant plus de plaisir et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes, que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte et la religion ; ils protègent les gens de bien ; ils entrent dans les œuvres de miséricorde ; ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence : mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la

connoissent pas : ils deviennent plus religieux , mais ils ne deviennent pas pénitents : ils sont plus utiles à la vertu , mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes ; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien , mais ils se croient dispensés de le faire ; ils servent aux desseins de Dieu sur son Église en soutenant les entreprises qui le glorifient , mais ils ne satisfont pas à sa justice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle sauve Moïse des eaux ; elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël , qui doit un jour délivrer ses frères ; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfants : mais sa vertu ne va pas plus loin : contente de favoriser le peu-

ple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence; et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Égypte. Tels sont les dangers de la prospérité; elle facilite toutes les passions; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Êtes-vous né dans l'élévation et dans l'abondance? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux chrétiens; et que, si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser, et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement : pensez que l'élévation ou la bassesse du chrétien est dans l'innocence ou dans le dérèglement de ses penchants; et que le pécheur est la plus vile, la plus mé-

prisable et la dernière des créatures devant Dieu : pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule ; et que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient sauvé dans l'obscurité : pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilège sur les lois de l'Évangile ; et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin, que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement ; que ce sont pour vous des pièges et des tentations plutôt que des avantages ; et que, si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Êtes-vous affligé par des pertes et par des disgrâces? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siècles : souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, et qu'on seroit obligé de mépriser si on le possédoit encore : souvenez-vous enfin que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes ; qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par les croix ; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre ; et qu'au lit de la mort vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées, contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes ; et dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la fa-

veur ou dans la disgrâce , « passez de
 « telle sorte par les choses temporelles,
 « que vous ne perdiez pas les éter-
 « nelles.¹ » *Ainsi soit-il.*

¹ Oraison du troisième dimanche après la
 Pentecôte.





SERMON

SUR

LES AFFLICTIONS.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale. (Matth. II. 6.)



'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avoit-il, et que pouvoit-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections ; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale ? Sa croix, mes très-chers frères ;

oui, sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles, le scandale de la plupart des chrétiens. Mais, quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples, et de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que, puisqu'il falloit qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, et nous eussent mérité le privilège de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers frères. La seule chose qui dé-

pende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires : mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est point ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam,

chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siège des chagrins, comme la dernière place ; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur ; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours, par mille endroits, qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances ; toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines ; jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauroient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la

foiblesse de notre propre cœur l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures ; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions ; tantôt enfin , dans les obstacles qu'elles nous paroissent mettre à notre salut : c'est-à-dire tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop foibles pour soutenir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives : tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foiblesse ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre , en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous , qui que vous soyez , et

apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement ; hélas ! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près ! c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le langage le plus commun des âmes que le Seigneur afflige est d'alléguer leur propre foiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et l'on se plaint qu'on n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille ; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible ; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faisons pas à nous-

mêmes un cœur à notre gré; que la religion ne rend pas durs et philosophes ceux qui sont nés avec des sentimens plus tendres et plus humains; et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais, pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderoit que les âmes dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses disciples ceux que la nature, l'orgueil ou les réflexions avoient rendus plus fermes et plus constants, de ceux que la tendresse et l'humanité avoient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une pa-

tience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes ; et plus nous en paroissions éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous , et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes foible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes ; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les foibles.

En effet, qu'est-ce qu'être foible et sensible ? c'est s'aimer excessivement soi-même ; c'est donner presque tout à la nature, et rien à la foi ; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchans, et ne vivre que pour jouir de

son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foiblesse, s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde insipide; s'il ne vous préparoit des peines et des chagrins, qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite; s'il ne renversoît certains projets, qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçoit en certaines situations où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours; en un mot, s'il ne mettoit entre votre foiblesse et vous une barrière qui vous retient et qui vous arrête; hélas! votre innocence auroit bientôt fait naufrage; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité,

vous qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque, affligés et séparés du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu, que seroit-ce si une situation plus heureuse ne laissoit plus d'autre frein à vos désirs que vous-mêmes ? La même foiblesse, et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi ce n'est pas excuser nos découragements et nos murmures, d'avouer que nous sommes foibles, et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foiblesse de notre cœur ne vient que de la foiblesse de notre foi ; une âme chrétienne doit être une âme forte, à l'épreuve, dit l'apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités,

de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'apôtre ; mais elle ne sauroit être abattue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même ; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères ; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse ; car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature ; mais son cœur désavoue à l'instant sa foiblesse, et fait de ses larmes charnelles des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je ? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations ; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-

Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Être foible et révolté contre l'ordre de Dieu dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur : mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur, que l'Évangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grâce qui soutient et qui console ; les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grâce

y trouve plus d'accès ; les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement que de la bonté du cœur : et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force ; et si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient, pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît, pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchans nous entraînent,

pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité, pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même, pour réprimer un désir qui s'élève, pour étouffer un sentiment qui plaît, pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Évangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse ; partout il faut se faire violence à soi-même, partout le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher, une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur,

une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre ; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu : et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant ; si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais, outre cela, mes frères, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces ; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse ;

qu'il répand ses châtimens comme ses faveurs, avec poids et avec mesure ; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver ; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose ; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge ; que la même main qui nous frappe nous soutient ; que la même verge qui fait la plaie y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs et jusqu'où va notre foiblesse ; et comme il veut nous sanctifier en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main pour ne rien diminuer, d'un côté, de notre mérite, si les souffrances étoient trop légères ; et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout à fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourroit-il

avoir en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent? est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves? faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie; sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux; mais comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines il augmenteroit nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui, malgré ses cris,

coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévère ; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires , puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Égypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentoit renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectoit de leur parler plus durement, et qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quasi ad alienos durius loquebatur.... avertitque se parumper, et flevit*¹. C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers et ses

¹ Gen. XLII. 7. 24.

frères : il nous frappe et nous traite durement comme des étrangers, mais cette contrainte coûte à son amour; il ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité qui lui est comme étranger; ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups; il se montre bientôt tel qu'il est, et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur.... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse !

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures que la corruption, et non pas la foiblesse de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfants, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter

les rigueurs de la plus affreuse mort ? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourments d'un long martyre ? Vous êtes foible ! mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, afin de faire connoître en vous combien la grâce est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grâce ; on attribuerait à l'homme une patience qui doit être un don de Dieu ; ainsi plus vous êtes foible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes foibles, quand il a voulu appesantir sa main sur elles, afin

que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'étoient que de foibles agneaux lorsqu'il les envoya dans l'univers, et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile, rendoient gloire à Dieu dans leur foiblesse, à la force de sa grâce, et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux, avec plus de magnificence, la lumière et la puissance de la foi ; et si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre foiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, feroit la plus douce consolation de vos peines.

« Seigneur, lui diriez-vous tous les
« jours, je ne vous demande pas cette

« raison orgueilleuse qui cherche, dans
« la gloire de souffrir constamment,
« toute la consolation de ses peines ; je
« ne vous demande pas cette insensibi-
« lité de cœur, ou qui ne sent pas ses
« maux, ou qui les méprise : laissez-
« moi, Seigneur, cette raison foible et
« timide, ce cœur tendre et sensible
« qui paroît si peu propre à soutenir
« ses tribulations et ses peines ; augmen-
« tez seulement vos consolations et vos
« grâces ; plus je paroîtrai foible aux
« yeux des hommes, plus vous paroîtrez
« grand dans ma foiblesse ; plus les en-
« fants du siècle admireront la puis-
« sance de la foi, qui seule peut élever
« les âmes les plus foibles et les plus ti-
« mides à ce point de constance et de
« fermeté où toute la philosophie n'avoit
« jamais pu atteindre, et tirer leur force
« de leur foiblesse même. » Premier
prétexte, pris dans la foiblesse de

l'homme, confondu ; il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès et du caractère des afflictions elles-mêmes.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes et leurs murmures par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres ; et, de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porteroit avec résignation des croix d'une autre nature, mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un ca-

ractère à ne recevoir aucune consolation ; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier, et sa situation presque sans exemple, et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité dans un état où le hasard paroît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si foible défense, et si indigne de la foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord : Que plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée ; plus nous devons présumer que, sous des événements si nouveaux, il cache

sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Lot, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté depuis la crédulité des âges suivants.

Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont marquées du caractère des justes, elles entrent dans cette tradition de calamités singulières qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroissoit assurée ; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis ; des États et des provinces conquis sur nous ; un royaume, le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère ; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservait à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparoit pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux

dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations même aient jamais vu sur le trône ; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige ne sont destinés, par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il falloit que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs, afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre siècle.

Et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines : mais re-

gardez au-dessus de vous, et voyez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime, plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les suites de causes purement naturelles; et quoique tous les événements soient conduits par les ressorts secrets de sa providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avoit pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos

peines? Dieu me voit; il compte mes soupirs, il pèse mes afflictions, il regarde couler mes larmes, il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah! si je jouissois encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'auroit plus les yeux sur moi : il m'oublieroit, et je serois confondu devant lui avec tant d'autres qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu et en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier les créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrois vous répondre en second lieu, que des calamités communes et passagères n'auroient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne mille ressources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événements nouveaux que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auroient bientôt charmé notre tristesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusements ; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde ; il a voulu mettre, entre notre foiblesse et nous, une bar-

rière que ni le temps, ni les événements, ne pussent plus ébranler ; il a prévenu notre inconstance en nous rendant nécessaires des précautions qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il lisoit, dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde n'iroit pas plus loin que notre tristesse ; que le même moment qui nous verroit consolés nous verroit changés ; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes ; et que des afflictions passagères ne nous auroient faits que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances : il a mis des peines fixes et constantes, pour garants de la constance de notre foi ; et de peur qu'en laissant notre âme entre nos mains nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu

la mettre en sûreté en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie ; que les afflications légères dont le Seigneur s'étoit jusque-là servi pour nous visiter n'avoient été pour nous que des leçons foibles et impuissantes, et qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avoit fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu ! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux , et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité, toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de pen-

ser que du moins vous ne m'épargnez pas, que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins et non pas sur mes désirs ; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat* ¹.

Je pourrois vous répondre encore : Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines ; mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions ; mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses ; comparez ce que vous souffrez avec ce que vous méritez de souffrir ; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été ; si la vivacité et la durée de vos douleurs ré-

¹ Job. vi. 10.

pond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois. Reprochez hardiment au Seigneur son injustice si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchants, mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel, et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées en quelques peines rapides et passagères , et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude!

Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère ; prenez garde qu'il ne punisse vos passions en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise ; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ses afflictions temporelles ; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances , et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'en n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice ; et que le glaive qui va les égorger et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère, et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paroître plus effrayant aux yeux de la foi que

d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances! et puisque mes crimes ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore, ces larmes charnelles que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour

obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas ; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse, et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces grâces qui consolent et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une âme affligée, je pourrois encore ajouter, mes frères, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur ; que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances ; que nos pertes ne deviennent si douloureuses que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus ; qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on étoit vivement attaché ; et que l'excès de nos afflictions est toujours la

peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours ; que cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures, que nous ne voulons jamais ressembler aux autres, que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux ; nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous ; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres ; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le

nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux ; que, dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagements humains à nos malheurs ; et que, si on mettoit dans une balance, d'un côté, nos consolations, de l'autre, nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent, dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux ; la plus petite lueur de soulagement et de repos leur redonne la sérénité et l'allégresse ; les plus légères douceurs dont on console leurs peines les leur font oublier ; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances ; tandis qu'on voit ces âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit ; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs un triste martyre ; trouver, dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels ; sentir plus vivement la douleur

d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent ; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Où, mes frères, ce sont les grands et les puissants qui seuls se plaignent, qui se croient toujours les seuls malheureux ; qui n'ont jamais assez de consolateurs ; qui, au plus léger contre-temps, voient se rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donnent, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés, que l'estime publique distingue, et dont les saintes instructions seroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la religion manquent, et auxquels aussi elles seroient plus utiles. Mais, mes frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on

comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux, qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés : et alors on vous demandera si c'étoit à vous à murmurer et à vous plaindre ; on vous demandera si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auroient été des consolations pour beaucoup d'autres ; on vous demandera s'il falloit tant murmurer contre un Dieu qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissoit sa main sur une infinité de malheureux ; on vous demandera s'ils avoient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous ; si leur âme étoit moins noble, moins précieuse devant Dieu que la vôtre ; en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous ?

Hélas ! mes frères , non-seulement

c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes ; allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées : c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions, c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres ; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de grâces, et que, moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu ! que le jugement des

grands et des puissants sera formidable, puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions qui auroient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes !

Mais comment se servir des afflictions pour sanctifier les périls de son état, et pour opérer son salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles ? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

TROISIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que les chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu, qu'en l'ac-

cusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant, rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste ; et lorsque nous exhortons les âmes que Dieu afflige à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir ; et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable : car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce

qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : tous les événements agréables ou fâcheux qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification ; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique ; tout ce que nous sommes, même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talents, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres, tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siècle à venir ; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel où rien ne passera plus ; tout ce que nous voyons n'est que la figure

et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux qu'autant que, par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Église du ciel, cette assemblée immortelle d'élus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité ; il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte, je dis encore que rien n'est plus insensé ; car une âme ne revient à Dieu que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable ; et rien ne la détache plus efficacement de

ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disoit un saint roi de Juda, je vous avois oublié dans la prospérité et dans l'abondance ; les plaisirs de la royauté et l'éclat d'un règne long et glorieux avoient corrompu mon cœur ; les louanges et les discours empoisonnés des méchants m'avoient jeté dans un sommeil profond et funeste ; mais vous m'avez frappé en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfants, et des sujets que j'avois comblés de bienfaits ; et je me suis éveillé : vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous ; vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans les hommes ; que la prospérité étoit un songe ; la gloire, une erreur ; les ta-

lents que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillants des vertus humaines ; le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur ; et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi*¹.

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la religion ; la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable ; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver ou leur perfidie par des infidélités, ou leur fragilité par des pertes inattendues ; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles ; les désirs des biens éternels, et les retours

¹ Ps. LXXVI. 3.

consolants vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'âme affligée ; ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Église elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure que lorsqu'elle fut affligée ; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs ; ses jours devinrent moins purs et moins innocents, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles ; sa gloire finit presque avec ses malheurs, et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le dérèglement de ses enfants, que

ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* ¹.

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut, vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles ; vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu, et que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption et les instruments de vos désirs injustes.

Mais telle est, mes frères, l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous

¹ Is. xxxviii. 17.

alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines ; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs ; nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume, que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres

malheurs, qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère, Judith trouva, dans une semblable douleur, l'ac-

croissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même, Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré des motifs de componction, des désirs d'éternité et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Suzanne offroit une âme constante à la plus noire calomnie ; et, sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices, David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours, Esther trouva dans les caprices et dans

les fureurs d'un époux infidèle l'épreuve de sa vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut ; et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements où vous trouvez vous-même ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je ? vous verrez des âmes que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarément en répandant des amertumes salutaires sur leur vie, en renversant une fortune établie, en refroidissant une faveur enviée, en frappant une

santé qui paroissoit inaltérable, en les éloignant des grâces méritées par des préférences inattendues, en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors, témoin de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion par les facilités que le chagrin leur avoit ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire; vous avez dit qu'il étoit bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, et qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il

n'est pas possible ! qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien et ne peut sentir que sa douleur, et qu'on est plus révolté que touché dans cet état d'accablement et d'infortune ; et, après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les âmes affligées, comme un parti trop facile et qui n'avoit plus de mérite parce qu'il ne coûtoit plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instruments funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les

voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu! que mon âme, s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles, ne leur attribuera plus des événements dont vous êtes le seul auteur, reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez les ménagements adorables de votre providence; et, au milieu de ses croix même, goûtera cette paix inaltérable que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me* ¹?

Qu'il est triste, en effet, mes frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant

¹ Ps. cxviii. 82.

de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs ! Quel état affreux que celui d'une âme insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même dans son affliction, cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses, se livre au dérèglement pour oublier ses chagrins, et se fait de la tristesse accablante du crime une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions !

Non, mes frères, la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtoit les plaintes, mais elle n'adoucissoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins, mais il ne les guérit pas ; et au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de

nos peines, et en faut-il d'autre à une âme fidèle ? Foibles créatures ! vous pouvez bien, par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps ; mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur. En vain j'ai voulu chercher parmi vous les adoucissements à l'excès de mes peines ; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, et non inveni* ¹.

Grand Dieu, c'est à vos pieds désormais que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur ; c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures ! Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins

¹ Ps. LXVIII. 21.

et à des tristesses tout humaines ; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse ; je me suis égaré dans mes pensées, mon esprit s'est formé mille songes flatteurs, mon cœur a couru après ces vains fantômes ; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talents, plus de gloire, plus de santé ; je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avois pu déranger, au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre providence ; comme si j'avois été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables ! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi ; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle ; et jusques aujourd'hui les créatures

seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi, mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu ! vous allez être mon unique consolateur ; et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle. *Ainsi soit-il.*





SERMON

SUR L'AUMÔNE.

Accepit ergo Jesus panes; et quum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis. (JEAN. VI. 44.)

e n'est pas sans mystère, que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvoit sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert,

et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvoit-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier? sa voix toute-puissante, qui venoit de briser les chaînes de la mort, auroit-elle trouvé quelque résistance dans de foibles liens que la main de l'homme avoit formés? c'est qu'il vouloit leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère; la part qu'ils alloient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs, et que tout ce qu'ils délieroient sur la terre seroit délié dans le ciel.

Il pouvoit encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre, pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des pierres mêmes pouvoit susciter des enfants d'Abraham,

auroit pu, à plus forte raison, les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César : mais en la personne du chef de l'Église, il vouloit instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive ; et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux : il vous établit les ministres de sa providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourroit, sans doute, les nourrir

lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Élie dans le désert : il pourroit, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image ; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement : mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité ; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence : il falloit ménager à tous les hommes des moyens de salut : les richesses corromproient le cœur, si la charité n'en exploitait les abus ; l'indigence lasserait la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissoient l'amertume : les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs ; les riches animent les

pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet évangile. Si vous gémissiez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu vous consoleraient : si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus : vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire, que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité ; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts même de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre évan-

gile: Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône. L'Évangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la Providence dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qu'il ignore en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et pré-

paré leur nourriture même aux animaux, n'auroit pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines mains sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre, s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenissent originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connoissoit, ni de propriété, ni de partage; et qu'elle laissoit d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seroient aussi les plus opulents; qu'outre la portion du bien que

la nature leur destinoit, ils se chargeoient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépositaires, et les défendre contre les usurpations et les violences ; de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux ; et que ce qu'ils eurent de trop ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité.

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes ; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie ; et que l'Évangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines ?

Mais il en est du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation ; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée, on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avoit suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces* ¹. Et voilà le premier prétexte que

¹ Joan. vi. 9.

la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes ? *Sed hæc quid inter tantos* ¹ ? Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance ; qu'une étoile, comme parle l'apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile ; que même, dès les siècles apostoliques,

¹ Joan. vi. 9.

on voyoit dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentoient de simples vêtements pour couvrir leur nudité ; qu'ainsi la religion ne confond pas les états ; et que, si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas ; que c'est la portion des pauvres ; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous de-

mande donc, est-ce l'Évangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire ? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi , vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition ? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices , corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire ? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres ; tout ce que vous risquez à un jeu excessif ; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité ? prétendre enfin, que parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses

injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense ?

Si cela est ainsi, mes frères, si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire plus l'obligation d'être charitable diminuera ; et vos excès, que le Seigneur vous ordonnoit d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilège qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la règle de la foi.

Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde ; tout cela est superflu pour un chrétien ; c'est ce qu'il faut retrancher, et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Évangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde ; la religion retranche bien des dépenses ; et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seroient plus multipliés par nos passions, seroient moindres : nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile ; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verroit point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours parce que tous les jours nos passions se

multiplient ; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous ; et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que demande le sujet que nous traitons ; je vous demande en second lieu, mes frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique ? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères ; vous n'en pouvez garder pour votre usage, que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit*¹. Hors de là, Jésus-Christ n'auroit

¹ II Cor. VIII. 15.

défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux, eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée : si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens ; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre ; quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre ? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes ? Seroit-ce de fournir à vos passions désordonnées ? mais vous n'êtes plus redevables à la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance ? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Seroit-ce de thésauriser pour vos

neveux ? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Seroit-ce de passer la vie plus agréablement ? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre ? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages ? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil ; et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance ; ce n'est donc pas pour vous, que vous êtes nés grands ; ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne ; c'est pour son peuple affligé ; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrum ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris* ¹ ? Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuoit ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle ; il lui transportera cette couronne qui vous étoit destinée ; il saura bien pourvoir par quelque autre voie à l'affliction de son peuple ; car il ne permet pas que les

¹ Esther. iv. 14.

siens périssent ; mais vous et la maison de votre père, périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi ; et tu, et domus patris tui peribitis* ¹. Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance dans l'ordre de sa sagesse n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité ; votre autorité, qu'à les protéger ; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts ; votre rang qu'à les consoler par vos offices : tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux : votre élévation ne seroit plus l'ou-

¹ Esther. iv. 14.

vrage de Dieu, et il vous auroit maudits en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Ah ! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne ; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent : faites-leur connoître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous ; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande ? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui

appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller ; il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissoit autrefois nos temples : il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre : il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs : il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune : il consent que vous appeliez les terres de vos

noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité, et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère : il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images

vivantes de votre Dieu : il veut enfin que, tandis que vous n'épargnez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut ; et n'a-t-il pas raison de le vouloir ? Quoi ! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien ? vos revenus suffiroient pour vous perdre et ils ne suffiroient pas pour vous sauver, et pour acheter le ciel ? et parce que vous outrez l'amour de vous-même, il vous seroit permis d'être barbare envers vos frères ?

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance, où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses ? Partout ailleurs, vous

voulez qu'on vous croie puissants, vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois, sous des dehors encore brillants, des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah ! le Seigneur reprochoit autrefois à un évêque, dans l'Apocalypse : « Vous dites, je suis riche, je suis comblé de biens ; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable, à mes yeux ¹ ! » Mais il devrait aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : « Oh !

¹ Apoc. III. 17.

« vous vous plaignez que vous êtes pau-
« vre, et dépourvu de tout; et vous ne
« voulez pas voir que vous êtes riche,
« comblé de biens, et que, dans un
« temps où presque tous ceux qui vous
« environnent souffrent, vous seul ne
« manquez de rien à mes yeux ! »

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône ; la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs, et dans les maisons voisines, acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præterit* ¹. Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le mal-

¹ Marc. vi. 33.

heur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais, premièrement, Jésus - Christ n'auroit-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostome : « C'est
« parce que le lieu est désert et stérile,
« et que ce peuple ne sauroit y trouver
« de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut
« pas le renvoyer à jeun, de peur que les
« forces ne lui manquent en chemin. »

Et voilà, mes frères, ce que je pourrois aussi d'abord vous répondre ; les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah ! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si ce lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux ? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir ? si les plaies

de l'Égypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même , quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur ? si les princes d'Israël , dans Samarie affligée , ne trouvent plus de ressource dans leur aire , ni dans leur pressoir , selon l'expression du prophète , quelle sera l'extrémité d'une populace obscure , réduite peut-être , comme cette mère infortunée , non à se nourrir du sang de son enfant , mais à faire de son innocence et de son âme , le prix funeste de sa nécessité ?

Mais , d'ailleurs , ces fléaux dont nous sommes affligés , et dont vous vous plaignez , sont la peine de votre dureté envers les pauvres ; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites ; ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez , qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces

calamités publiques qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses ; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah ! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer, par des supplications générales, les saints protecteurs de cette monarchie , pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières ; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines , tandis que vous ne le serez pas vous-même à celles de vos frères : vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons ; adressez-vous aux pauvres ; ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel : ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des

jourssereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel ; car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement ; et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps ; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs ? que souffrent vos passions des misères publiques ? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens ; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Évangile ; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres ; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs.

C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse ; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques : dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : « C'est
« sur moi, Seigneur, qui suis le seul cou-
« pable, qui ai attiré votre indignation
« sur ce royaume en abusant de ma pro-
« spérité, et en me livrant à des passions
« honteuses ; c'est sur moi seul que
« doit tomber la fureur de votre bras : »
Vertatur, obsecro, manus tua contra
*me*¹ ; « mais cette populace obscure et
« affligée ; mais ces infortunés qui, dans
« une condition pénible, ne mangeoient

¹ II. Reg. xxiv. 17.

« leur pain qu'à la sueur de leur front ;
« eh ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être
« exposés au glaive de votre vengeance ? »

*Ego sum qui peccavi, ego inique egi :
isti qui oves sunt, quid fecerunt* ¹ ?

Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics ; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions , comme le seul sacrifice de justice capable de désarmer sa colère ; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édi-

¹ II. Reg. xxiv. 17.

fices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres ; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira ; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue ; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés ; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime ; grand Dieu ! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre ? votre unique dessein seroit donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui

votre main s'étoit déjà si fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère? les puissants de l'Égypte seroient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendrait fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau? Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien: au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert: « Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit

« pas. » Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône ; la multitude des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devrait ranimer la charité l'éteint : la multitude des malheureux vous endurecit à leurs misères : plus le devoir augmente , plus vous vous en croyez dégagés ; et vous devenez cruels , pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez ? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre ; mais les guerres, les maladies populaires, les dérèglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles ; les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles ; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes ; des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère ; les campagnes ravagées par

leurs propres habitants ; le royaume en proie à des nations ennemies, personne en sûreté sous son propre toit : nous ne voyons pas ces malheurs ; mais ont-ils vu ce que nous voyons ? tant de misères publiques et cachées ? tant de familles déchues ? tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple ? les arts devenus presque inutiles ? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes ? que dirai-je ? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité ? D'où vient cela, mes frères ? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui étoit inconnu à nos pères ? de vos dépenses qui ne connoissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité ?

Ah ! l'Église naissante n'étoit-elle pas persécutée, désolée, affligée ? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là ? on y souffroit la proscription des biens, l'exil, la prison ; les charges les plus onéreuses de l'État tomboient sur ceux qu'on soupçonnoit d'être chrétiens ; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant « il n'y « avoit point de pauvres parmi eux, » dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos* ¹. Ah ! c'est que des richesses de simplicité sortoient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'apôtre ; c'est qu'ils donnoient selon leurs forces, et au delà ; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, couloient des fleuves de charité, qui venoient consoler les frères assemblés à

¹ Act. iv. 34.

Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la Synagogue.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étoient ornés de modestie ; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étoient des repas de sobriété et de charité , et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que, n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisoient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture ; ils ne pensoient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste ; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état ; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres ;

et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles , comme parle l'apôtre, faisoit toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont nos excès, mes frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes ; ce seroit faire de votre péché même votre excuse. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent, mais c'est de quoi ils auroient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ. .

Si chacun de vous, selon l'avis de l'apôtre, mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux ; si dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article étoit toujours le plus sacré et le plus inviolable ; eh ! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés ; nous verrions bientôt renaître dans l'Eglise la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens ; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns, et les place sur le faite de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction : il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies, point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes ; point de larmes que des larmes de pénitence ; point de

soupirs que pour le ciel, point de pauvres que ces heureux disciples de l'Évangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître; nos villes seroient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point: si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content

de soi-même, comme si on venoit de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par là ? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables ; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses qui hors de là vous seroient permises et peut-être nécessaires : c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre comme une aumône tout ce que vous prenez pour vous-même : c'est alors que vous

n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance ; vous êtes simplement fidèle , membre de Jésus-Christ , frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi : tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités ; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort ; auriez-vous la force d'y être le seul heureux ¹ ? Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au de-

¹ Discours prononcé en 1709.

dans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où seroit l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez: le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la mi-

sère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu, quand vous serez rassasié, vous vous sentirez

déchiré : votre félicité fera elle-même votre supplice ; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde ! que ces accusateurs seront puissants, et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit si peu de secours pour soulager leur indigence, qu'un seul jour retranché de vos profusions auroit suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années ; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenoit ; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant ; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dé-

pouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuistis me*. Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône ; établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant ; et après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts même de la charité.

DEUXIÈME PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les of-

fices de miséricorde que nous rendons à nos frères; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés; paroître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons; enfin éclairer même, par votre vigilance, le secret de leur honte: voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Évangile; il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, étoit de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains; et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui devoient en ressentir les effets.

Première instruction, et première règle :
le secret de la charité.

Oui, mes frères, que de fruits de la miséricorde le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance flétrit tous les jours aux yeux de Dieu ! que d'aumônes perdues pour l'éternité ! que de trésors qu'on croyoit en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paroîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille !

A la vérité, il est peu de ces hypocrites grossières et déclarées, qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout à fait : mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité, qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions ! On ne voit presque que de ces zèles fastueux, qui n'ont des yeux que pour des

misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confiance de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher ; mais on n'est pas fâché qu'une indiscretion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics ; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent ; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas ! nos temples et nos autels n'étaient-ils pas de toutes parts avec leurs dens, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire, les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre ? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation ? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes ? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons ,

il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir ? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens ? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devoient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité ? pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil ? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main du Seigneur dans le livre de la vie ? pourquoi graver, sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité auroit pu rendre immortelle ?

Ah ! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fut jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et

n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage ; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels ? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables ? Hélas ! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portoient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres : ils voyoient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avoient moins offert qu'eux : on ne les distinguoit pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses : les honneurs et les préséances n'y étoient pas encore le prix des dons et

des offrandes ; et l'on n'avoit garde de changer la récompense éternelle qu'on attendoit du Seigneur en cette gloire frivole, qu'on auroit pu recevoir des hommes : et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de privilèges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs ; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire ; leurs tombeaux y paroissent jusque sous l'autel, où ne devoient reposer que les cendres des martyrs ; on leur rend même des honneurs qui devoient être réservés à la gloire du sacerdoce ; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai ; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre.

Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres, mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes ; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes que le devoir rend les plus éclatantes , doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur : nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers ; et ne croire leur innocence en sûreté, que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes frères, les aumônes, qui ont presque toujours coulé en secret, arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été grossies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'a-

mour-propre, et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures ; au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et entraînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde, ne vouloir y être remarqué ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde ; et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avoit amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je re-

marque dans notre évangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés ; et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle ; la charité est universelle : elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde, qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours, qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable ; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de cha-

rité ne le soutient : ce ne sont pas là des misères de leur goût ; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure ; qu'elle doit user de discernement ; et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrois pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir ; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes ; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah ! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères ? Peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence ?

La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur ? n'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès ? et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes, où quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère ?

Je ne voudrois pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si, dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle avoient pu attirer au désert, et qui auroient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines : nul n'est excepté de ses divins bienfaits.

N'est-ce pas déjà une assez grande misère, que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduiroit votre charité, qu'en seroit-il? n'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main; et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre évangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ, voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis*¹; ce

¹ Matth. xiv. 14.

spectacle l'attendrit ; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux ; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche : car la piété qui paroît touchée de leurs maux les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes : on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère : et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre ; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de

la honte et du respect sur sa langue :

« Que me reprochez-vous, vous diroit-il ? Une vie oiseuse, et des mœurs
 « inutiles et errantes ? mais quels sont
 « les soins qui vous occupent dans votre
 « opulence ? les soucis de l'ambition, les
 « inquiétudes de la fortune, les mouve-
 « ments des passions, les raffinements
 « de la volupté : je puis être un serviteur
 « inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-
 « même un serviteur infidèle ? Ah ! si
 « les plus coupables étoient les plus
 « pauvres et les plus malheureux ici-
 « bas, votre destinée auroit-elle quel-
 « que chose au-dessus de la mienne ?
 « vous me reprochez des forces dont
 « je ne me sers pas ; mais quel usage
 « faites-vous des vôtres ? je ne devrois
 « pas manger, parce que je ne travaille
 « point ; mais êtes-vous dispensé vous-
 « même de cette loi ? n'êtes-vous riche
 « que pour vivre dans une indigne mol-

« lesse? Ah! le Seigneur jugera entre
« vous et moi, et devant son tribunal
« redoutable, on verra si vos voluptés
« et vos profusions vous étoient plus
« permises, que l'innocent artifice dont
« je me sers, pour trouver du soula-
« gement à mes peines. »

Oui, mes frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : et un

membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion? et vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié? et faut-il faire revivre, pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous, la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hasard lui mé-

nage des occasions de miséricorde ; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle : la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins ; il les découvre le premier : *Quum sublevasset oculos Jesus, et vidisset* ¹ ; à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ : il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses : ce n'est pas ici un simple conseil ; c'est une suite du précepte de

¹ Joan. vi. 5.

l'aumône. Les pasteurs qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels ; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps ; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères : si, faute de veiller, elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos auroit prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville ; mais on exige des soins et des attentions : on exige que vous, qui, dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équi-

pages ; et qui, outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité : on exige que vous qui, au milieu des plaisirs de la cour, ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes ; on exige que vous connoissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence ; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère ; ceux que leur sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige, et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez ; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels

sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connoissez-vous seulement? chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connoître? sont-ce là les soins qui vous occupent, quand vous paraissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah ! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie, c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir : que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leurs foiblesses, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu ! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquités? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles ; qui font sé-

cher la racine d'une orgueilleuse postérité ; qui amènent les divisions domestiques , les disgrâces éclatantes , la décadence et l'extinction entière des maisons ? Hélas ! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup ; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur ; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents ou de leurs esclaves. Ah ! si l'on pouvoit suivre la trace de leurs malheurs ; si leurs cendres, et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées , pouvoient parler :
« Voyez-vous , nous diroient-ils , ces
« marques lugubres de notre grandeur ?
« ce sont les larmes du pauvre que nous
« néglignons, que nous opprimions, qui
« les ont minées peu à peu , enfin en-

« tièrement renversées : leurs clameurs
« ont attiré sur nos palais la foudre du
« ciel : le Seigneur a soufflé sur ces su-
« perbes édifices et sur notre fortune ,
« et l'a dissipée comme la poussière :
« que le nom des pauvres soit honora-
« ble à vos yeux, si vous voulez que vos
« noms ne périssent jamais de la mé-
« moire des hommes : que la miséri-
« corde soutienne vos maisons, si vous
« voulez que votre postérité ne soit
« point ensevelie sous leurs ruines ; de-
« venez sages à nos dépens, et que nos
« malheurs, en vous instruisant de nos
« fautes, vous apprennent à les éviter. »

Et voilà, mes frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent ; cinq mille hommes en sont

rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève ; c'est-à-dire, que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction , qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance ; c'est-à-dire , que c'est ici ce levain de charité caché dans trois sacs de farine , qui étend, grossit, et augmente toute la pâte. Oui, mes frères, l'aumône est un gain, c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires ; rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrents vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les éléments vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres ; partagez avec eux l'accroisse-

ment de votre fortune , augmentez vos largesses à mesure que votre postérité augmente, croissez pour eux comme pour vous ; alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même ; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et il préservera, que dis-je ? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer des familles charitables : une Providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent : on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui

m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien ; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé ; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie ; peut-être c'est elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises ? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos tem-

ples ont été dépositaires, et que la reconnaissance seule de l'Église, et non la vanité des fondateurs a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri ; tout ce que la vanité seule avoit élevé a presque tout été détruit ; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où étoit marquée la suite de leurs aïeux, et la gloire de leurs alliances ; et vous avez permis, ô mon Dieu ! que les monuments de la miséricorde subsistassent ; que ce que la charité avoit écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui

souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh ! quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? et qu'à de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces ? les princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout seuls ? Non, mes frères ; faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant les malheureux.

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée, où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au

ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître ! Écoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier ; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâces ; ils s'écrient que c'est un prophète ; ils veulent l'établir roi sur eux . Ah ! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiroient ; ce seroient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bien-faisants, les plus tendres ; des maîtres, qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance ; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvoit pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions , dit saint Chrysostome ; nous trouverions mauvais

que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut : du moins, dirions-nous, si à force d'argent on pouvoit se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on seroit heureux. Hé bien, mon frère, continue saint Chrysostome, profitez de ce privilège, puisqu'on vous l'accorde ; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres comme le prix du royaume éternel ; la malice des hommes vous les auroit peut-être enlevées ; vos passions les auroient peut-être englouties ; les révolutions de la fortune les auroient peut-être fait passer en d'autres mains ; la mort du moins vous auroit forcé tôt ou tard de vous en séparer : ah ! la charité seule les met à couvert de tous les accidents ; elle vous en rend éternellement possesseur ; elle les met en sûreté dans les tabernacles

éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles ? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années ! de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés, les abstinences, dont l'Église vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie ? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans les asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale ? Grand Dieu ! quelle bonté pour l'homme, de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur ! de nous tenir compte des senti-

ments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même ! de vouloir accepter pour le prix du royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité ; que nous n'aurions pu toujours conserver ; et desquels, après un usage court et rapide, il auroit fallu enfin se séparer ! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite : un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères, ne sera pas longtemps insensible aux inspirations du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens : un bon cœur ne sauroit être longtemps un cœur endurci : ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence ; et la conversion n'est jamais désespérée tandis que la charité

n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères, secourez-les comme vos enfants, respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : « Venez, les « bénis de mon Père ; possédez le « royaume qui vous est préparé, parce « que j'avois faim, et vous m'avez ras- « sasié ; j'étois malade, et vous m'avez « soulagé ; car ce que vous avez fait au « moindre de mes serviteurs , vous « l'avez fait à moi-même ¹. » C'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

¹ Matth. xxv. 34 et seq.





SERMON

sur

LE PETIT NOMBRE

DES ÉLUS.

*Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta :
et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.*

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps
du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que
le seul Naaman le Syrien. (LUC. IV. 27.)

Nous nous demandez tous les
jours, mes frères, s'il est vrai
que le chemin du ciel soit
si difficile; et si le nombre
de ceux qui se sauvent est aussi petit
que nous le disons. A une question si
souvent proposée, et encore plus souvent

éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Élie, que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du temps du prophète Élisée ; et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; et parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps, les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance ; Josué et Caleb, seuls de six

cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des prophètes : vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre ; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes ; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres

saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés, et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue, je vous aurois laissé, sur votre salut, dans les alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrerois le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerois, avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerois les consciences, et je n'instruerois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons

de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés ; mais vous réduire à vous demander à vous-même, si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez ; le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les

espérances de votre destinée éternelle.
Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière : ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut ; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents, ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilège où peu d'âmes peuvent aspi-

rer : vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Eglise leur avoit confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'étoit encore qu'une assemblée de saints, il étoit rare de trouver des fidèles, qui après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le dérèglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de

l'Église de Jérusalem : celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux : la pénitence canonique étoit alors un remède rare ; et à peine, parmi ces vrais Israélites, se trouvoit-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères. Mais depuis, la foi s'affoiblissant, en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentoit, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété ; et le monde entier, devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes. Hélas ! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime : nos premiers penchans sont des passions ; et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un

prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement ; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt*¹. Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse ; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise, la bonne foi n'est plus que la vertu des simples ; les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres ; les assemblées ne sont plus que

¹ Osée, iv. 2.

des censures publiques ; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues ; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs ; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oseroit parler ; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas ; la ville est une Ninive pécheresse ; la cour est le centre de toutes les passions humaines ; et la vertu autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circumspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies ; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'auteur de leur abondance ; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes ; et la li-

cence paroît le seul privilège de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont éteintes ; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu ! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints ? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses ? et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes ; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui n'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse ? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du

monde ; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé ? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur ; mais tout le temps qui a précédé ce changement , ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir ?

Mais à quoi m'amuse-je ? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu ! et vous nous connoissez ; ce que nous voyons même de nos égarements, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable ; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource ; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand,

peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande, où sont les pénitents parmi nous ? où sont-ils ? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux ? Vous en trouverez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent ? Un péni-

tent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu ; qui a sans cesse son péché devant les yeux ; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels ; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir ; comme un rebelle qu'il faut châtier ; comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser ; comme un vase souillé qu'il faut purifier ; comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier : un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite

plus de vivre ; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère ? où sont-ils ?

Ah ! les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples : c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de

tout âge, de tout état, prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre et de cilice ; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour ; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités ; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte ; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle ; et n'ayant plus d'autre

consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitents dans l'Église : si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée ; c'étoient de ces fautes heureuses, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; et si j'en rappelle ici l'histoire ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer ; la loi de la péni-

tence établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai ; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauroient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle **imposoit autrefois** : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ; je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de

scandaleux ni de criant. Ils sont pécheurs, ils en conviendroient; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitents? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence; tout cela a refroidi et retenu les penchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur ont rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, se-

lon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle ; rien n'est plus réel et plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et

des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses ; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent ? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations ? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents ? où sont-ils ? je vous le demande.

Montrez - moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les lois de l'Eglise ? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi ? les soins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité ? les fatigues du service ? les dégoûts et les gênes de la cour ? les assujettissements

des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? vous êtes pénitents du monde ; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec cou-

rage les devoirs pénibles de son état ; d'être fidèle aux lois de l'Église ; mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà ? Et cependant vous prétendez au salut ; mais sur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche ; sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergo gloria tua*¹ ?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste

¹ Rom. III. 27.

encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connoissez-vous? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'âmes dont les mœurs plus austères que celles du commun s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public ; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin ; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères ; que nul ne vit innocent ; que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : « O Dieu ! si vous ne nous avez
« pas trompés ; si tout ce que vous nous
« avez dit sur la voie qui conduit à la
« vie, doit s'accomplir jusqu'à un point ;
« si le nombre de ceux qu'il faudroit
« perdre ne vous fait rien rabattre de

« la sévérité de vos lois, où va donc se
« rendre cette multitude infinie de
« créatures qui disparaissent tous les
« jours à nos yeux ? où sont nos amis ?
« nos proches, nos maîtres, nos sujets
« qui nous ont précédés ? et quelle est
« leur destinée dans la région éternelle
« des morts ? que serons-nous un jour
« nous-mêmes ? »

Lorsque autrefois un prophète se plaignoit au Seigneur que tous avoient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermoit alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance ? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous ; que le sacerdoce a encore ses

Phinéas ; la magistrature ses Samuels ; l'épée ses Josués ; la cour ses Daniels, ses Esthers et ses Davids ; car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli ; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés au grain de sable de la mer ; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne ?

Venez-nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude ; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un

développement de la première : la force des coutumes et des usages.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes le plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile ; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne.

Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang ; et que, pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point des bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles ; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion ; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage

reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Église, de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu ! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle ? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il seroit triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire, il faut vivre comme on vit :

et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore, c'est la saison des plaisirs ; il ne seroit pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom ; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense ; faire votre idole de votre fortune : l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous mettent dans les bienséances du monde ; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part : il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge

s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : qui vous rassure dans ces voies ? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit ? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres ? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions ? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église ; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu,

sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté; quelle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs éta-

blies ; nos pères avaient ainsi vécu , et c'est d'eux que nous les tenons ; les plus sensés du siècle s'y conforment ; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble ; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué , et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion ; personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines , comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt*¹ ; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps , ni les siècles , ni les mœurs ne sauroient jamais rien changer ; que le ciel et la terre passeront ; que les mœurs et les

¹ Jerem. x. 3.

usages changeront ; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas ce que l'on appelle aujourd'hui usage , étoient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré ; et que, si la corruption a depuis gagné, les dérèglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affoiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas

que le désordre est permis ; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature , pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance ? Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort ? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? n'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue du sacrilège ; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'É-

léazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Écriture vous défend : Ne vous conformez point à ce siècle corrompu ¹, nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitiez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même sort qu'eux. « Or, malheur à toi, « s'écrioit autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne « suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants « d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? » *Væ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum* ² ?

¹ Rom. XII. 2. — ² S. Aug. *Confess.* lib. I, n. 6.

Au lieu de se dire à soi-même :
« Quelles sont mes espérances ? Il y a dans
« l'Église deux voies ; l'une large, où
« passe presque tout le monde, et qui
« aboutit à la mort ; l'autre étroite, où
« très-peu de gens entrent, et qui conduit
« à la vie : de quel côté suis-je ? mes
« mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de
« ceux de mon rang, de mon âge, de
« mon état ? suis-je avec le grand nombre ?
« Je ne suis donc pas dans la bonne voie ;
« je me perds ; le grand nombre dans
« chaque état n'est pas le parti de ceux
« qui se sauvent. » Loin de raisonner de la
sorte, on se dit à soi-même : « Je ne suis
« pas de pire condition que les autres,
« ceux de mon rang et de mon âge vi-
« vent ainsi ; pourquoi ne vivrois-je pas
« comme eux ? » Pourquoi, mon cher
auditeur ? pour cela même : la vie com-
mune ne sauroit être une vie chrétienne ;
les saints ont été dans tous les siècles

des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus étoit universel ; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi ? suivit-il l'exemple de ses frères ? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle : il prit le livre de la loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguoit de ses citoyens ; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle ; si Job étoit semblable aux autres princes de sa

nation ; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisoit comme les autres femmes de ce prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël qui ressemblassent à Judith ; si parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étoient encore saints, ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servoient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs ; si les païens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignoient pas que les chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens ; de

former comme un peuple à part au milieu de leur peuple ; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers ; et si dès là qu'un homme avoit passé du côté des chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes : enfin, voyez si dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai ; mais c'est que la règle générale est de se perdre ; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la

vocation générale de tous les fidèles ? est-ce que, pour être sauvé, il ne faut pas être saint ? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres ? est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints ? Ah ! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles ? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière ? Grand Dieu !

que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel !

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? La multitude des coupables l'empêchait-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge ; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes ; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmureurs dans le désert ? Ah ! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est atta-

chée au vêtement ; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes; et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes le plus universellement reçues sont des maximes de péché ; peu de gens se sauvent parce que les maximes et les obligations le plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion, qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières, et destinées au simple peuple; mais c'est un abus; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus et principibus terræ*. Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les pre-

miers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse , comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints ; l'Église en a été le garant et la dépositaire ; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le di-

sons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connoît pas ; et que , puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde : si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein , de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différoient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osoient venir contracter au pied des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engage-

ments dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême ; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr ? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez, vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes ,

les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie, le siècle à venir comme un exil, les promesses de la foi comme un songe, la mort comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jésus-Christ, où ceux qui le connoissent ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples ; être ravi qu'il vous haïsse à son tour ; qu'il

contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde ? ses plaisirs vous sont-ils à charge ? ses scandales affligent-ils votre foi ? y gémissiez-vous sur la durée de votre pèlerinage ? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? ses lois ne sont-elles pas les vôtres ? ses maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants ? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes.

Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis, qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décrivant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui: en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connoissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indo-

lence même et la mollesse comme un crime ; à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous ?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres : et quelles sont ces œuvres ? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père ; l'orgueil dont il est le modèle ; les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan ?

Et de là, pour le dire ici en passant,

voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? car dans la religion il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurons, que nous nous réjouissons, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ

paroîtroit sur les théâtres, en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes ? Mais ces blasphèmes me font horreur ; Jésus-Christ présideroit à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne ? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ, dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est;... hoc ergo erit pompa diaboli*. Donc, tout chrétien doit s'en abstenir ; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe ; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant

de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères ; ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit, ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe ? qui les connoît seulement ? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle ? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession ; et après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas ! mes frères,

si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez : si vous compreniez la sainteté de votre état ; le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose ; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous : si vous le compreniez, si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille ; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi ! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes ! une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée ! un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur tou-

jours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles ! Si cela est ainsi, ô mon Dieu ! qui pourra donc se sauver ? *Quis poterit salvus esse*¹ ? Peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous du moins, si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? Voulez-vous le savoir ? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver ? cette femme chrétienne, qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété ; laisse au Seigneur la décision de leur destinée ; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux : est ornée de pudeur et de mo-

¹ Matth. xix. 35.

destie ; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité ; ne se fait point une loi des usages insensés du monde ; mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver ? ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens ; qui a les mains innocentes et le cœur pur : vigilant, « qui n'a pas reçu son âme en vain ¹, » mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier : juste, « qui ne jure pas frauduleusement à son prochain ², » et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit

¹ Ps. xxiii. 4. — ² Ibid.

à ses concurrents que par son mérite : sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience : charitable, qui fait de sa maison et de son crédit, l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres : soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si en vivant ainsi vous pouvez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès

monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler : et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : « Je
« vis comme le grand nombre, comme
« ceux de mon rang, de mon âge, de
« mon état ; je suis perdu, si je meurs
« dans cette voie. » Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit

nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici rassemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes rassemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à

qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ pa-

roissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez, je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connoissez ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-

Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ! restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, dé mêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée

du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : « Seigneur, ne seroit-ce pas moi ! » *Numquid ego sum, Domine*¹; et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il

¹ Matth. xxvi. 22.

encore moins ; que sais-je ? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice ; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul ; et ce danger ne vous touche point , mon cher auditeur ? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra ? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre ; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber , quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans

des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : « Croyez-vous que le Seigneur « me fasse miséricorde ? » et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu ! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ appelé est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice ?

Mais que conclure de ces grandes

vérités? qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise! il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée, et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : « Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habi-

« tants de ce pays-là qui porteront sur
« leurs épaules des dieux d'or et d'ar-
« gent ; tout le peuple se prosternera
« devant eux pour les adorer : mais pour
« vous alors, loin de vous laisser entraî-
« ner à l'impiété de ces exemples, dites
« en secret : « C'est vous seul, Seigneur,
« qu'il faut adorer : » *Te oportet ado-
rari, Domine* ¹.

Souffrez que je finisse en vous adres-
sant les mêmes paroles. Au sortir de ce
temple et de cette autre sainte Sion,
vous allez rentrer dans Babylone ; vous
allez revoir ces idoles d'or et d'argent,
devant lesquelles tous les hommes se
prosternent ; vous allez retrouver les
vains objets des passions humaines, les
biens, la gloire, les plaisirs qui sont les
dieux de ce monde, et que presque
tous les hommes adorent ; vous verrez

¹ Baruch. vi. 5.

ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : « C'est vous
« seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer.
« *Te oportet adorari, Domine* ; je ne
« veux point avoir de part avec un
« peuple qui ne vous connoît pas ; je
« n'aurai jamais d'autre loi que votre
« loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des
« dieux ; ils sont l'ouvrage de la main
« des hommes ; ils périront avec eux :
« vous seul êtes l'immortel, ô mon
« Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous
« adore : *Te oportet adorari, Domine*.
« Les coutumes de Babylone n'ont rien
« de commun avec les saintes lois de
« Jérusalem ; je vous adorerais avec ce

« **petit** nombre d'enfants d'Abraham,
« qui composent encore votre peuple
« au milieu d'une nation infidèle ; je
« tournerai avec eux tous mes désirs
« vers la sainte Sion : on traitera de
« foiblesse la singularité de mes mœurs ;
« mais heureuse foiblesse, Seigneur,
« qui me **donnera** la force de résister
« au torrent et à la séduction des exem-
« ples ! et vous serez, mon Dieu, au mi-
« lieu de Babylone, comme vous le
« serez un jour dans la sainte Jérusa-
« lem : *Te oportet adorari, Domine.*
« Ah ! le temps de la captivité finira
« enfin ; vous vous souviendrez d'A-
« braham et de David ; vous délivrerez
« votre peuple ; vous nous transporte-
« rez dans la sainte cité ; et alors vous
« régnerez seul sur Israël, et sur les na-
« tions qui ne vous connoissent pas :
« alors tout étant détruit, tous les em-
« pires, tous les sceptres, tous les mo-

« numents de l'orgueil humain étant
« anéantis, et vous seul demeurant éter-
« nellement, on connoîtra que vous seul
« devez être adoré : *Te oportet ado-*
« *rari, Domine.* »

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparé glorieusement dans l'éternité. *Ainsi soit-il.*





SERMON

SUR

LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. (Matth. v. 5.)

Sire, si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage.

Heureux le prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre ; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix glorieuse ; et qui a toujours été

plus grand ou que le péril ou que la victoire !

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité ; et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède !

Ainsi parleroit le monde ; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe, parce que le royaume du ciel est à lui :

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum ¹.

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même ; parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* ².

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* ³.

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les

¹ Matth. v. 3. — ² Ibid. v. 5. — ³ Ibid. v. 4.

princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien, sur le trône même, digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice ; parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* ¹.

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* ².

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner

¹ Matth. v. 6. — ² Ibid. v. 7.

à soi-même, et bannir de son cœur les vices, les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur* ¹.

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'Évangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois ; c'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou

¹ Matth. v. 9.

que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude ; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes frères, que l'Église borne aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde que la vie des saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter ; l'Église, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre, *Beati, etc.* ; que celui qui porte l'iniquité dans son sein y porte toujours le trouble et la frayeur ; et que la destinée des gens de bien est mille

fois plus douce et plus tranquille, en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des justes en cette vie? Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde; secondement dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde, dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères: c'est mon premier point: dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions, et qui, refusées à un cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même, c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, et les exemples des saints utiles. Mais, avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; et nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est*. Les justes, qui sont des enfants de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières qui corrigent leurs jugements, adoucissent leurs peines ; et la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux les mêmes événements où les âmes livrées aux passions trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et, pour vous faire entrer, mes frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que,

soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé, et ces temps d'égarément qui précédèrent sa pénitence ; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde ; soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermir dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une âme qui vit dans le désordre, et qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes. Car, en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présents ne l'entraînent pas avec tant de fureur qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la dissolution n'ont pas tellement péri qu'ils ne reparaissent en certains moments à son sou-

venir : images importunes qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupissement, en lui montrant, comme réunis en un point de vue, cet amas monstrueux de crimes qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des grâces toujours méprisées, des inspirations toujours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux, et formé, ce semble, pour la vertu ; des foiblesses dont il rougit ; des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent ; et, pour être heureux, il faut qu'il ne pense point ; qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait

des objets présents ; et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage ; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie ; et que, pour être heureux, il faut peu penser. O homme ! étoit-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avoit donné la raison qui t'éclaire , ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux ? Cette lumière divine qui embellit ton être seroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur ? et ne te distingueroit-elle si glorieusement de la bête que pour te rendre de pire condition qu'elle ?

Oui, mes frères, telle est la destinée d'une âme infidèle. C'en est que l'ivresse, l'empchement, l'extinction de toute raison, qui la rend heureuse, et comme

cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais que le sort d'une âme qui marche dans vos voies est différent, ô mon Dieu, et que le monde qui ne vous connoît point est à plaindre ! En effet, mes frères, les plus douces pensées d'une âme juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve, à la vérité, cette partie de sa vie que le monde et les passions ont toute occupée : ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse; mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur !

Car, mes frères, une âme revenue à Dieu ne sauroit rappeler toute la suite

de ses égarements passés sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle ; les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite, comme par degrés, au moment heureux de sa conversion ; tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrâce, de pertes, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction, toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes ; ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes ; ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs ; ces invitations secrètes qui la rappeloient sans cesse au devoir et à la vertu ; cette voix intérieure qui la suivoit partout, et qui ne cessoit de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé ! jusqu'à quand chercheras-tu

des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? Quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? Que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis et de ton propre malheur en le servant ? Essaye s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'âme qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une âme touchée : elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu aux égarements du monde et des passions ; et elle seule, choisie, séparée, appelée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes frères, remplit une âme fidèle de paix et de consolation ! « Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu ! s'écrie-t-elle avec le Prophète : vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma

« mère ; vous avez suivi de près toutes
« mes voies : que vous ai-je fait plus
« que tant de pécheurs à qui vous ne
« daignez pas ouvrir les yeux, et ma-
« nifester la sévérité de vos jugements
« et de votre justice ? O mon Dieu !
« que vos œuvres sont admirables !
« et que mon âme connoît bien ce
« qu'elle vous doit, et ce que vous avez
« fait pour elle ! » *Mirabilia opera*
*tua, et anima mea cognoscit nimis*¹.
Premier avantage des âmes justes : le
souvenir même de leurs infidélités
passées les console.

Mais, en second lieu, si le passé est
pour elles une source de consolations
solides, ce qui se passe à leurs yeux
dans le monde ne console pas moins
leur piété. Et ici, mes frères, vous allez
voir jusqu'où la vertu est utile au bon-

¹ Ps. cxxxviii. 14.

heur de la vie ; et comment le même monde qui forme les passions, et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des justes.

En effet, mes frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ? c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde ? c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le

monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs même portent avec eux leurs épines et leur amertume : le jeu passe par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des pièges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui

n'espèrent rien se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps ; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes frères ; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères. Voilà le monde, et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connoissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie. C'est là qu'ils voudroient

pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a d'heureux pour la vertu, mes frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes, qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car, premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs

de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paroît constant ni durable sur la terre, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes, en les élevant les uns sur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures; toujours attentifs ou à surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empres-

sés, habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité ; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances ; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir ; jamais tranquilles ; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux ? c'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes frères, paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare

aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines ! Ainsi les Israélites autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Égypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaisir de leur sûreté, trouvoient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentoient plus les incommodités du chemin, et, comparant leur destinée à celle des Égyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantoient avec Moïse ce cantique divin de louanges et d'actions de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificences les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde,

HH

si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une âme qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur. Car quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé ; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, et qu'il croyoit déjà tenir ; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède ; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même crus dignes autrefois de recevoir

ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? Mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres! Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté; on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés? Mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherche-

ra-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? Une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille : on peut ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu ; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet ; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, et avec lequel nous ne devons craindre que

notre propre conscience ; qu'ainsi on est heureux de le servir ; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui est compté ; que, loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services , il nous tient même compte de nos désirs ; et que rien n'est perdu avec lui , que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui. Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une âme fidèle ! Que le monde dans ce point de vue , avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitements pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que , se jetant dans le sein de Dieu , et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines , elle sent tout d'un coup ces inquiétudes inséparables de la nature se changer en une douce paix , un rayon de lumière luire dans son âme ,

et y rétablir la sérénité, un trait de consolation pénétrer son cœur, et en adoucir toute l'amertume. Ah ! mes frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, et en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugements du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une âme fidèle. Car le supplice des amateurs du monde c'est d'être sans cesse exposés aux jugements, c'est-à-dire à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes, on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise.

On a beau être élevé au-dessus des autres, l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude; et l'on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics, les mépris sont d'autant plus piquants qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger de ces censures par des censures plus vives et plus mordantes, la vengeance suppose toujours le ressentiment et la douleur; et d'ailleurs, on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde, et que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugements du monde ne sauroient vous être indifférents.

Cependant c'est au milieu de ces

contradictions qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres ; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté ; si vous réussissez, on en fait honneur au hasard, ou au mérite de vos subalternes ; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés ; si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage, et que vous avez trop plu ; si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, quel que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce

que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables , et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une âme fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris ; comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu, qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugements des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice ; et, sans faire même attention à ses jugements, elle

se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes frères, le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable juste je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération et presque le culte des âmes mondaines : il semble que son union intime avec Jésus-Christ fait rejaillir sur lui, comme autrefois sur les trois disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes ; et, par une bizarrerie déplorable, le monde méprise les pas-

sions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat. Ce n'est pas que l'estime d'un monde si digne lui-même d'être méprisé soit une grande consolation pour l'âme fidèle. Mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même, les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne, et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une âme chrétienne; mais elle trouve encore dans la pensée de l'avenir des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de

ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance, et ce moment heureux où ils seront associés à l'Église du ciel, réunis à leurs frères qu'ils avoient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des élus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira ; la vérité, la lumière qui les éclairera ; l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour les gens de bien, qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent ils ne sacrifient rien ; que dans un clin d'œil tout sera passé ; que tout ce qui doit finir ne sauroit être long ; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous

prépare ; et que la rapidité des choses présentes ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles, et qu'on perd tous les jours la grâce sanctifiante sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'âme juste, n'est plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroissent certaines, à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre, plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous doivent vous paroître inévitables ; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi réveillent en vous de

nouvelles alarmes. Ces lumières, divine source de toute consolation pour les âmes fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses, qui vous troublent, qui vous jugent, qui vous déchirent, qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir ; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer ; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas ; si j'ose le dire, votre enfer, et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu ! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous !

Et ici, mon cher auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une âme criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si, dès ce monde même, elle vous paroît digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans consolation, ses plaisirs même sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir sombres et funestes ; sa foi fait toute sa peine ; ses lumières, son désespoir. Quelle situation ! quelle triste destinée ! que de changements affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme ! qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels ! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Évangile ; et que le royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre

encore plus de violence que celui du ciel ! O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme ! O homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur ! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des justes ; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grâce, qui achèvent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

SECONDE PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines, dit saint Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observation de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu ; et comme un cœur

qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père : « Comment voulez-vous que nous vous persuadions ? » nous ne pouvons pas vous dire : « *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux,* » puisqu'un cœur malade et déréglé ne sauroit goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime : et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrètes de la grâce dans le cœur des justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici-bas à la triste destinée des pécheurs, et, par ce parallèle, achever de confondre le vice et d'encourager la vertu. Or je dis que la grâce ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures et secrètes, les autres exté-

rieures et sensibles ; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, et de la réconcilier avec elle-même ; car, mes frères, nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir, et qu'au fond, des penchants que la nature a mis en nous, et que chacun trouve en soi, ne sauroient être des

crimes : cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'âme criminelle. C'est un désir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime ; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires ; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi, nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants ; qui mêle à nos passions les plus emportées les idées importunes du devoir ; et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même : il traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchants

déréglés : plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa faiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet : il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il ? Combattrait-il ses lumières pour apaiser sa conscience ? douterait-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes ? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance ! croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures ne sont que des noms ! regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ! se regarder soi-même comme

l'ouvrage du hasard, et la possession éternelle du néant ! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager sans horreur ; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché. Que fera-t-il donc ? Obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs leur vide et leur insuffisance : il n'en est aucun dont il n'essaye. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures ; tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin : « Ne t'abuse point en nous
« aimant ; nous ne sommes pas la féli-
« cité que tu cherches, nous ne sau-
« rions te rendre heureux : élève-toi

« au-dessus des créatures, et va cher-
« cher dans le ciel si celui qui nous a
« formés n'est pas plus grand et plus
« aimable que nous. » Telle est la des-
tinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme. Au dedans règnent toujours un calme profond, cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle qui commence dès cette vie même la félicité des âmes innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, et qui n'est pas fait

pour vous? Première consolation de la grâce : la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de Jésus-Christ, son joug, qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car une âme fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement, qu'elle n'avoit aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une âme éprise de son Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec

plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse : car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux ; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs : sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence ; plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond ; plus un désir contredit l'afflige, plus une perte ino-

pinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires, et, comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs ; et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des âmes mondaines. Je sais que le monde paroît avoir sa félicité, et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance, et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs

déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre ; et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Écoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux ; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable ; que le monde un peu approfondi n'est plus rien ; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connoître ; et qu'il n'y a d'heureux ici-bas que ceux qui savent s'en passer, et servir Dieu. Les uns sou-

pirent après les occasions d'une retraite honorable : les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien ; tous souhaitent de le devenir ; tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs , plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût , c'est la coutume , c'est la foiblesse qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent, et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur ! rends heureux , si tu le peux , ceux qui te servent , et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous-même qui m'écoutez , mon cher auditeur, depuis tant d'années que

vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours et tous les moments agréables que vous y avez passés; et de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées; et voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains moments de plaisir, d'excès, de fureur : « Il fait bon ici, » *Bonum est nos hic esse*¹, mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi vous a découvert l'illusion et vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille? Ne manque-t-il rien à votre bonheur? ne craignez-vous rien? ne souhaitez-vous rien? ne sentez-vous jamais que Dieu

¹ Matth. xvii. 4.

n'est point avec vous ? voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes ? êtes-vous content du monde ? êtes-vous infidèle à l'auteur de votre être sans remords ? Il y a douze heures dans le jour ; vous sont-elles toutes également agréables ? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime ?

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jeté pour l'éviter ; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant ? *Et si celaverint se ab oculis meis in pro-*

*fundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos*¹. N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu trompeur ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; et nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *Non enim est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices*².

Grand Dieu ! qu'est-ce donc que

¹ Amos, ix. 3. — ² Deut. xxxii. 31.

l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, et de l'aimer; de connoître son véritable bonheur, et de le fuir! Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, et qui comprendra la profondeur de ses voies et l'éternelle contradiction de ses égarements?

Mais que ne puis-je, mes frères, achever ce que je m'étois proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété; le soutien des sacrements, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des

saints et l'histoire de leurs merveilles que l'Église nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation ; les mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels, et qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence ; les cantiques saints et les prières de l'Église qui se changent pour le pécheur en un triste ennui ; et enfin, la consolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel délasement en effet, mes frères, pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont

à la tête des affaires , des événements de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le gouvernement ; enfin où, terrestre, on n'a parlé que de la terre : quel délasement au sortir de là, lorsque, pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve partout : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérants ; que le ciel et la terre passeront ; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher ! « Les insensés m'ont raconté « des fables, ô mon Dieu, dit alors « cette âme avec le Prophète ! mais

« qu'elles sont différentes de votre
« loi¹. »

Et certes, mes frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints ! que de motifs puissants de vertu ! que d'heureuses précautions contre le vice ! que d'événements instructifs ! que de traits heureux qui blessent l'âme ! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme ! quelle peinture de la laideur du péché et de la fausse félicité des pécheurs ! « Nous n'avons pas besoin
« de votre alliance, écrivoient autrefois
« Jonathas et tout le peuple juif à ceux
« de Sparte, parce qu'ayant entre nos
« mains les livres saints qui nous tien-
« nent lieu de consolation, nous pou-
« vons nous passer du secours des
« hommes : » *Nos, quum nullo horum*

¹ Ps. cxviii. 83.

*indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris*¹.

Et savez-vous, mes frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errants dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes, chassés de Jérusalem et du temple, où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint, et, à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints : *Nos, quum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris*. Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'arche d'Israël, ni le

¹ I Mach. xii. 9.

tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le salut du peuple et la terreur des incirconcis, ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères, ou aux embûches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre; et ils croient pouvoir se passer d'un secours qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, quum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes frères, si les premiers disciples de l'Évangile oublioient dans la consolation des Écritures toute la fureur des persécutions, et si, n'ayant pu se ré-

soudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres de l'immortalité qu'il leur avoit promise, et pour le présenter, ce semble, à Jésus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes et aux promesses faites aux justes.

Telles sont les consolations des âmes fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché ! toujours aux prises avec soi-même ; sans aucune joie véritable dans le cœur ; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions ; insupportables à nous-mêmes

par la bizarrerie de nos désirs ; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience : sans la douceur des sacrements, puisque nos crimes nous en éloignent ; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces ; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en fait perdre l'usage ! Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel et de la terre ?

Aussi, mes frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, et qu'ils diront : « Nos beaux jours se
« sont écoulés ; et le monde où nous
« avons passé de si doux moments,
« n'est plus ; la durée de nos plaisirs a
« imité celle des songes ; notre bonheur

« a fini et nos supplices vont commen-
« cer. » Vous vous trompez, ce ne sera
là pas leur langage. Écoutez comme ils
parlent dans la Sagesse, et comme l'es-
prit de Dieu nous assure qu'ils parle-
ront un jour : « Nous n'avions jamais
« goûté de joie véritable dans le crime,
« diront-ils ; nous y avons toujours
« marché par des voies tristes et dif-
« ficiles ; hélas ! et ce n'est là cepen-
« dant que le commencement de nos
« malheurs et de nos peines ; *Ambu-*
« *lavimus vias difficiles*¹ ; nous nous
« sommes lassés dans les voies de l'ini-
« quité ; nos passions ont toujours été
« mille fois plus pénibles pour nous que
« n'eussent pu être les vertus les plus
« austères ; et il nous en a plus coûté
« pour nous perdre, qu'il ne nous en
« eût coûté pour nous sauver, et mé-

¹ Sap. v. 7.

« riter de monter aujourd'hui avec les
« élus dans le séjour de l'immortalité :
« *Lassati sumus in via iniquitatis et*
« *perditionis*¹ ; insensés, d'avoir acheté
« par une vie triste et malheureuse, des
« malheurs qui ne doivent plus finir :
« *Nos insensati*² ! »

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher auditeur ? vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs ; ils ne guériront pas ce fond d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien comme une destinée triste et désagréable : ne jugez pas de leur

¹ Sap. v. 7. — ² *Ibid.* v. 4.

bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie ; vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit ; vous voyez des mœurs tristes et austères ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'arche d'Israël dans le désert ; elle ne paroisoit revêtue que de peaux d'animaux ; les apparences en sont viles ou rebutantes : c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin, que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums et la ferveur

des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur ; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel ; ce silence , cette paix , cette majesté qui y règnent ; et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation ! Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence ? Établissez enfin une paix solide dans votre cœur ; commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'est pas vivre que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu , qui vous rappelle et qui vous attend ; bannissez l'iniquité de votre âme : vous en bannirez la source de vos peines ; vous

jouirez de la paix de l'innocence, vous vivrez heureux sur la terre; et ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus. *Ainsi soit-il.*

FIN.



697626



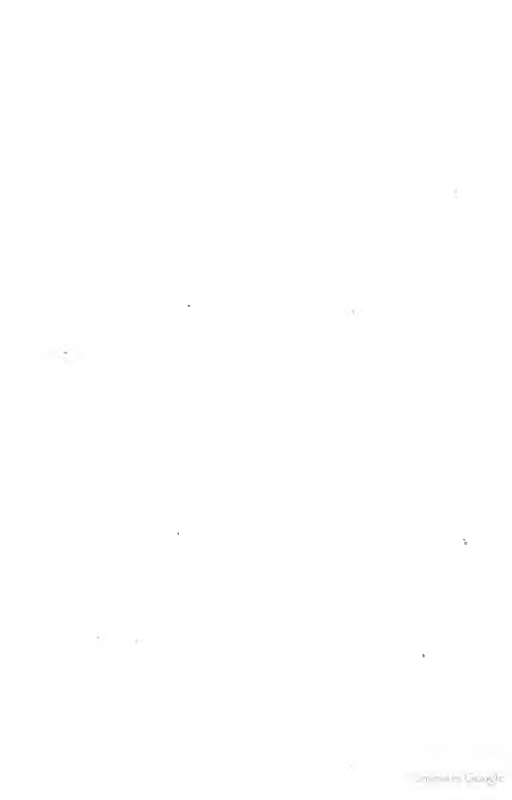
TABLE
DES SERMONS DE MASSILLON

CONTENUS DANS CE VOLUME.



<u>SUR LE VÉRITABLE CULTE.....</u>	<u>1</u>
<u>SUR LES DOUTES EN MATIÈRE DE RELIGION.....</u>	<u>74</u>
<u>SUR LA MÉDISANCE.....</u>	<u>145</u>
<u>SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPO-</u>	
<u>RELLES.....</u>	<u>212</u>
<u>SUR LES AFFLICTIONS.....</u>	<u>280</u>
<u>SUR L'AUMÔNE.....</u>	<u>342</u>
<u>SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.....</u>	<u>420</u>
<u>SUR LE BONHEUR DES JUSTES.....</u>	<u>492</u>







CETTE ÉDITION
DÉDIÉE AUX BIBLIOPHILES FRANÇOIS
A ÉTÉ IMPRIMÉE AVEC LES CARACTÈRES DE
CH. LAHVRE AUX FRAIS ET PAR LES
SOINS DE J. TECHENER LIBRAIRE
DEMEVRANT RVE DE L'ARBRE-
SEC PRÈS LA COLON-
NADE DV LOVRE
M DCCC LIX

